This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A
000 030 444 4
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY

LA VÉRITÉ

SUR

L'ALBANIE ET LES ALBANAIS

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

WASSA EFFENDI
Fonctionnaire chrétien albanais

PARIS
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
13, QUAI VOLTAIRE, 13
—
1879

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VÉRITÉ

SUR

L'ALBANIE ET LES ALBANAIS

ÉTUDE HISTORIQUE ET CRITIQUE

PAR

WASSA EFFENDI
Fonctionnaire chrétien albanais

PARIS
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ ANONYME DE PUBLICATIONS PÉRIODIQUES
13, QUAI VOLTAIRE, 13

1879

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VÉRITÉ

SUR

L'ALBANIE ET LES ALBANAIS

La vie des nations est, de même que celle des individus, sujette à des anomalies et à des déchirements. Le temps, ce grand niveleur des choses et des êtres, fait subir à tout ce qui vit et se meut sous le soleil sa loi suprême ; et comme tout a un principe, tout se développe, décline et finit par se transformer.

Les peuples en général ont dû passer par toutes ces phases et payer leur tribut à la puissance du temps. Nul n'est resté stationnaire : leur progrès a été suivi de leur déca-

2045417

Digitized by Google

dence et la décadence de la transformation ou d'un complet dépérissement.

S'il est des peuples qui ont été bien partagés ayant eu pour eux la gloire, la richesse, la puissance et, qui plus est, l'histoire qui a continué à maintenir vivant dans les générations postérieures le souvenir de leur existence et de leurs exploits, il en est d'autres qui, malgré les convulsions et les péripéties par lesquelles ils ont dû passer avant de s'éteindre, sont restés ignorés et dont le souvenir ne nous a été transmis que sous une forme vague et faiblement dessinée.

En dehors de ces deux classes dont l'une embrasse les peuples qui ont perdu leur existence propre et se sont confondus dans l'existence d'autres peuples, et dont l'autre comprend ceux qui se sont complètement éteints et se sont effacés de la scène du monde sans laisser aucune trace de leur existence, il y en a une troisième dans laquelle on peut ranger ces peuples dont

Digitized by Google

l'origine se perd dans la nuit des temps fabuleux et qui continuent à vivre d'une vie propre, malgré la longue série de vicissitudes qu'ils ont dû traverser et dont l'histoire, faute de civilisation avancée ou par des circonstances qui échappent à notre conception, est restée un problème dont la solution se fait encore attendre.

A cette catégorie appartient, à n'en pas douter, le peuple albanais.

D'où vient-il? Qui est-il? Comment vit-il?

Voilà des questions très complexes, auxquelles on n'a pas encore répondu d'une manière satisfaisante.

Loin de nous la prétention de dire des choses neuves ou de croire nos forces aptes à lutter victorieusement contre les difficultés dont est hérissée l'étude abstraite de l'origine et de la vie d'un peuple qui n'a pas eu d'historiens propres pour transmettre jusqu'à nous son organisation civile et politi

Digitized by Google

que, ni les péripéties qui ont menacé son existence sans pouvoir l'éteindre. Nous n'entendons que présenter, sous une forme descriptive, les impressions que nous ont laissées les us et coutumes, la langue, les mœurs et le caractère de ce peuple et les mettre en parallèle avec ceux des peuples de l'antiquité la plus reculée. D'autres plus habiles que nous pourront peut-être utiliser, avec plus de succès pour la science, les observations et les déductions dont nous accompagnerons notre étude.

Digitized by Google

I

En remontant aux temps de l'antiquité la plus reculée, nous trouvons même à travers la fable que des peuplades différentes, venant de l'Asie, ont abordé, à plusieurs reprises, le continent de la Grèce, et que la plus ancienne et peut-être la plus nombreuse parmi ces peuplades envahissantes, était celle dont les traditions et l'histoire nous ont laissé le souvenir sous la dénomination de *Pélasges.*

Sans nous arrêter aux données de la fable qui, dès le dix-neuvième siècle avant l'ère vulgaire, cite un *Pélasgus* Ier, fils de la terre, qui s'était établi en Arcadie, et qui fut suivi par un *Pélasgus* II, régnant en Etolie et par un *Phaëton* régnant sur les Molosses, peuplade de l'Epire, nous trouvons au seizième siècle avant l'ère vulgaire, un Danaüs, Egyptien, qui, reçu à titre d'hôte par *Pélasgus* ou *Gélanor*, tue traîtreusement ce dernier et lui enlève le sceptre d'Argos.

Digitized by Google

Tous les événements qui se sont produits pendant l'époque que nous appelons fabuleuse et jusqu'au neuvième siècle avant l'ère vulgaire, nous prouvent que le continent de la Grèce a été envahi d'abord par les Pélasges et puis par d'autres peuplades qui se heurtaient contre celles qui s'y trouvaient déjà établies. Ce devait être, probablement, un va-et-vient de gens qui abordaient le continent, se combattaient réciproquement et, ne pouvant se fusionner, retournaient en arrière, ou chassaient ceux qui ne pouvaient pas leur résister. Nul doute, dès lors, que les Pélasges descendants de ce Pélasgus appelé fils de la terre, ne fussent les premiers arrivés en Grèce et que, par rapport aux autres arrivés plus tard, ils n'eussent le caractère d'autochthones.

Assaillis par les peuplades qui se présentèrent ensuite sous les noms d'Eoliens, d'Ioniens, de Doriens, etc., ils furent forcés de quitter les bords de la mer et les basses terres pour chercher un asile dans l'intérieur du pays, dans des endroits d'un accès difficile.

Pélasgus II régnant en Eolie et Phaëton sur les Molosses, peuplade de l'Epire, ne pouvaient être, à coup sûr, que les chefs de ces Pélasges que les irruptions des Eoliens, des Ioniens et des

Digitized by Google

Hellènes avaient forcés de quitter Argos et les autres pays dont ils s'étaient emparés dès le commencement de leur apparition sur le continent. Une preuve qui pourrait être invoquée à l'appui de cette déduction, c'est le fait de Danaüs qui aborde Argos au seizième siècle, et, après avoir tué Gélanor, qui lui avait offert l'hospitalité, lui enleva l'Etat et força par là ses sujets — les Pélasges — à émigrer en masse vers les montagnes.

Au neuvième siècle où les temps fabuleux avaient déjà commencé à céder la place à l'histoire, nous trouvons un Caranus qui, parti d'Argos, alla s'établir en Emathie et jeta les fondements du royaume macédonien. Ce Caranus était descendant d'Hercule et très vraisemblablement un descendant de ces Pélasges dont l'origine se perd dans la fable. Ne pouvant rester à Argos, occupé, comme nous l'avons dit, par Danaüs d'abord et probablement par d'autres ensuite, il alla chercher un asile dans l'intérieur et se fixa en Emathie.

Il est démontré qu'avant cette époque le nom de la Macédoine n'existait pas. C'est, donc, au dire de tous les historiens anciens, Emathie qui fut le nom primitif de la Macédoine, et c'est cette

Digitized by Google

Emathie qui doit être considérée comme le noyau et le berceau de ce royaume qui devint plus tard si puissant et si glorieux.

Or dans l'origine l'Emathia ne pouvait être que ce pays, situé dans les montagnes de l'Albanie, entre Debré, Kroïa et les Mirdites, et qu'on appelle même aujourd'hui Math, et Mathia. Ce nom de Mathia a été donné à ce district montagneux par le fleuve qui le traverse et qui, sous la dénomination de Mathia, se jette dans la mer Adriatique entre Epidamne (Durazzo) et Scodra (Scutari.)

Dans le voisinage de Mathia, on trouve aussi un endroit rempli de ruines anciennes et l'on voit les restes d'une tour ronde qui est connue généralement sous le nom de Pella.

Quelle difficulté y aurait-il à admettre que Mathia et Emathie soient le même pays et que Pella en a été le chef-lieu?

Nous savons que les anciens peuples, lorsqu'ils étaient obligés de quitter leurs pays primitifs pour en chercher d'autres, avaient l'habitude de donner aux nouveaux les noms des anciens et que lorsqu'ils bâtissaient de nouvelles villes, ils les appelaient ordinairement du nom de celles qu'ils abandonnaient.

Digitized by Google

Nous savons aussi que Caranus, ses compagnons et ses descendants, ne se bornèrent pas à la seule occupation de l'Emathie, mais qu'ils étendirent de proche en proche leur domination autant par leur prudence que par leur valeur, en se montrant modérés dans leurs victoires et en traitant en frères les peuples qu'ils subjuguaient. Dès lors rien n'écarte la probabilité d'un fait qui s'est répété mille fois, c'est-à-dire que la dénomination d'Emathie aura fini par s'étendre sur toute la zone de leurs conquêtes, et que Pella, que les géographes placent près de Salonique, n'a été qu'une ville bâtie plus tard par les rois macédoniens et appelée du nom de cette Pella qui fut le berceau primitif de leur puissance. Le nom de Macédoine ne fut donné que plus tard au pays qu'Alexandre le Grand illustra par son génie militaire.

Nous ne prétendons pas donner cette opinion comme une sentence sans appel; nous citons des faits, nous faisons des rapprochements et enregistrons les observations que nous inspire la coïncidence du nom, des mœurs, des habitudes et du caractère des populations actuelles du district de Mathia qui sont identiques au nom, aux mœurs et aux habitudes des anciens Macé-

Digitized by Google

doniens. Nous laissons à la science le soin de démêler la vérité et d'en tirer les conséquences que le cas comporte.

Au septième siècle avant l'ère vulgaire, nous trouvons un Philippe Ier, roi de Macédoine, probablement un descendant direct de Caranus et un Eropus qui lui succède. Vers la fin de ce siècle, nous rencontrons un Alcon, roi d'Epire, et au commencement du sixième, Alexandre, fils d'Amyntas, roi de Macédoine, qui fait tuer les ambassadeurs des Perses pour avoir attenté à la pudeur des femmes.

Au cinquième siècle, le siècle de Périclès, celui où la gloire des Grecs brilla du plus grand éclat, nous voyons un Perdicas, roi de Macédoine, qui fit la guerre à Sitalce, roi de Thrace. A cette époque la Macédoine était déjà un royaume assez étendu et assez puissant.

Pendant l'invasion des Perses qui eut lieu en ce siècle, nous voyons bien le peuple hellène se réunir dans une noble pensée nationale et pourvoir à la défense de ses droits, de son honneur et de son indépendance ; mais nous ne voyons ni les Macédoniens, ni les Epirotes prendre le parti des Grecs contre les armées de Xerxès. Hérodote dit que seulement ceux qui demeuraient en deçà

Digitized by Google

des Thesprotes, étant les plus rapprochés des frontières grecques, donnèrent leur appui ; il en résulte que les peuplades de l'Epire non seulement ne faisaient pas partie de la Grèce, mais qu'elles n'étaient pas non plus ses alliées. Par contre, beaucoup de Thraces, de Macédoniens, d'Epirotes et de Gaulois suivaient comme auxiliaires l'armée perse et combattaient contre la Grèce qui se couvrit d'une gloire immortelle en détruisant avec des forces limitées l'armée la plus nombreuse que l'histoire ait enregistrée dans ses fastes.

Au quatrième siècle il y a un Perdicas III, roi de Macédoine, qui périt dans la guerre qu'il fit aux Illyriens, et Philippe, père d'Alexandre le Grand, qui bat les Athéniens, soumet les Phocéens et qui, finissant par être admis dans l'assemblée des Amphictyons, jette ses vues sur la Grèce et prépare par là à son fils le champ de grands exploits qui doivent le rendre immortel.

Les Grecs qui ne cessaient de regarder comme barbares tous les peuples qui étaient en dehors des frontières de leurs républiques et qui appelaient barbares parlant les deux langues, la grecque et la pélasgique, ceux qui se trouvaient le plus rapprochés d'eux, et qui par des relations suivies

Digitized by Google

vaient fini par apprendre le grec, ne devaient certainement pas avoir admis Philippe dans l'assemblée des Amphictyons, poussés par un sentiment de fraternité ni de nationalité commune; Philippe les avait battus et menaçait de les subjuguer complètement. Aussi si l'un acceptait d'être admis dans l'assemblée Amphictyonique, il ne le faisait que dans un but de haute politique, pour aplanir le chemin à la réalisation de ses projets ambitieux, tandis que les autres, en lui ouvrant les portes de cette assemblée, ne firent qu'obéir à la nécessité; ils furent forcés par son attitude hostile de se montrer conciliants; ils ne lui accordèrent que ce qu'il pouvait prendre. Il est probable aussi que Philippe traité jusqu'alors en barbare se sentit flatté de cet acte qui lui donnait une place au sein de la civilisation.

Digitized by Google

II

Pendant le temps qui s'écoule entre les siècles fabuleux et celui d'Alexandre, nous ne rencontrons pas de grandes personnalités parmi les rois de l'Épire; il n'y a que quelques traits par-ci par-là jetés par la Fable et qui ne peuvent pas être considérés comme des éléments suffisants pour servir de base à une étude spéciale.

Les grandes ombres des rois d'Épire commencent à se dessiner seulement au quatrième siècle, où nous trouvons un Alexandre, roi d'Épire, qui passe en Italie, bat les Samnites et s'allie aux Romains pendant qu'Alexandre le Grand conquiert l'Asie. Ce fait historique mérite une sérieuse attention; il doit être l'objet d'une étude particulière, car il prouve que l'Épire non-seulement ne faisait point partie de la Grèce qu'Alexandre domina, mais qu'elle n'était pas non plus l'alliée politique de ce dernier et qu'elle n'avait pris aucune part au mobile qui poussait

Digitized by Google

le Macédonien vers la Grèce et l'Asie; l'Épire demeura complétement neutre et indifférente.

En l'an 376 avant l'ère vulgaire, l'Épire se donna à Cassandre, roi de Macédoine, mais trois ans après les Épirotes se révoltent et sont défaits. Nonobstant ces revers, nous voyons au troisième siècle se révéler une grande personnalité épirote, Pyrrhus, qui, avant de passer en Italie, fit la guerre aux Macédoniens aussi bien qu'aux Grecs avoisinant les frontières de ses États; ce fut en cette occasion que ses soldats, étonnés de la rapidité de ses mouvements militaires, lui dirent qu'il avait rivalisé avec l'aigle. Pyrrhus leur répondit que c'était vrai, mais que c'étaient leurs lances qui lui avaient servi d'ailes pour déployer son vol.

Plutarque qui, dans la vie de Pyrrhus, rapporte cette circonstance caractéristique, n'a jamais su et ne s'est point douté que c'est justement à elle que les Épirotes et tous ceux qui aujourd'hui s'appellent Albanais, doivent la dénomination générique de *Shqypetârs*.

Plutarque qui ne connaissait pas la langue pélasgique, considérée comme langue barbare dès les temps d'Hérodote, et qui n'avait pas vu de près l'Epire et ses populations, ne pouvait certes

Digitized by Google

fournir l'explication que nous allons soumettre à l'appréciation des philologues et des savants.

L'aigle s'appelle en albanais *Shqypé*. *Shqyperi* ou *Shqypeni* veut dire « le pays de l'aigle ». *Shqypetâr* équivaut à « fils de l'aigle. »

Ce fait historique qui a échappé à l'appréciation des historiens anciens aussi bien qu'aux philologues et aux savants modernes, mérite un examen sérieux, car il constitue une preuve irrécusable à ceux qui, comme nous, soutiennent que les Epirotes étaient un peuple distinct du peuple hellène, qu'ils avaient eu, de tout temps, leur langue propre, celle des anciens Pélasges, que les Grecs ne connaissaient point et qui certes est la même langue que l'on parle aujourd'hui encore, en Epire, en Macédoine, en Illyrie et dans quelques îles de l'Archipel, aussi bien que sur les montagnes de l'Attique, la même langue qu'on appelle : langue albanaise ou *Shkypetâre*.

Pour donner à la philologie un moyen plus sûr d'apprécier l'importance de notre exposé, nous dirons que les dénominations d'Epire, Macédoine, Albanie, etc., sont complétement ignorées des Albanais; dans leur langue ces mots n'existent pas; ils ne se reconnaissent que sous le nom générique *Shqypetârs* et ils ne se doutent pas que

Digitized by Google

leur pays ait une autre dénomination en dehors de celle qu'ils lui reconnaissent généralement — *Shqypère* ou *Shqypène*.

Les dénominations d'Epire et de Macédoine sont de source étrangère, grecque, celle d'Albanie est de provenance moderne; ce sont les Européens qui l'ont donnée au quatorzième ou au quinzième siècle au pays des *Shqypetârs*. Mais les *Shqypetârs* eux-mêmes ne savent ce que c'est que l'Epire ni la Macédoine ni l'Albanie, ce sont des noms qu'ils ignorent complètement et qui n'ont aucune signification dans leur langue. Aussi, en commençant par Scutari d'Albanie et en contournant les districts d'Ipek, Pristina, Wrania, Katchaniq, Uskup, Perlépé, Monastir, Florina, Krebena, Calarites, Janina et jusqu'au golfe de Préveza, tout le pays compris entre ces points géographiques et la mer est reconnu pour *Shqypère*, pays appartenant à la race *Shqypetâre* et n'ayant rien de commun avec la Grèce.

Si on arrête le premier paysan que l'on rencontre et qu'on lui demande : Qu'est-ce que tu es? Il répondra : Je suis *Shqypetâre* tout court. Cette réponse est donnée invariablement tant par ceux de la haute que par ceux de la basse

Digitized by Google

Albanie, qu'ils soient musulmans, catholiques ou orthodoxes. Si on leur parle d'Epire ou d'Albanie, ils croiront qu'on leur parle chinois ou qu'on leur adresse quelque insulte en langue étrangère et ils pourront se croire offensés.

Digitized by Google

III

Ce que nous avons dit pour les Epirotes, nous croyons pouvoir le dire aussi pour les anciens Macédoniens. Il est historiquement prouvé que ce peuple également avait, comme les Epirotes, sa langue propre, différente de tous les dialectes de la langue grecque ; il avait une forme de gouvernement qui s'éloignait complètement de celle de la Grèce, il avait ses lois, ses usages, ses mœurs et son organisation militaire qui n'avait rien de commun avec celle de l'Hellade.

Pour prouver ce que nous venons d'avancer, nous n'avons qu'à consulter l'histoire. C'est Plutarque d'abord qui, en racontant le meurtre commis par Alexandre sur Clitus, son ami, dit : « Alexandre, ivre de vin et de fureur, fit un bond hors de sa tente et appela en langage macédonien sa garde et ses écuyers. »

Or, de l'aveu de tous les historiens, le langage macédonien était différent de tous les idiomes

Digitized by Google

parlés en Grèce; il s'ensuit que, pour parler aux siens, Alexandre ne pouvait pas se servir de la langue grecque, car les Macédoniens, ignorant cette langue, ne pouvaient pas la comprendre. Donc la langue que connaissaient et parlaient les soldats de Philippe et d'Alexandre ne pouvait être que la langue des anciens Pélasges, la même qu'on parlait en Epire, la même qui appelle *Shqypé*, l'aigle, et qu'on parle, aujourd'hui encore, partout en Albanie.

Il est fait mention dans plusieurs écrits anciens que ceux des Eoliens qui confinaient avec l'Epire parlaient une langue mixte, moitié grecque et moitié pélasgique, qu'ils qualifiaient de barbare. Et c'est en raison de leur position topographique qu'ils parlaient cette langue mixte, car d'un côté ils touchaient à la Grèce et de l'autre à l'Epire. Ce détail, rapporté par tant d'historiens, ajoute à la preuve que la langue des Epirotes était la langue des Pélasges et qu'elle était, comme il est dit plus haut, toute différente des dialectes et des idiomes de la Grèce.

La langue grecque était connue seulement par la haute société qui l'étudiait, comme on l'étudie même aujourd'hui dans quelques districts de l'Albanie et il est probable que dans les cours de

Digitized by Google

Philippe et de Pyrrhus, les courtisans, les généraux et les hommes d'Etat conversaient en grec, écrivaient en grec et cultivaient les lettres et la littérature grecques. Du reste, ce n'est pas seulement dans l'Epire et dans la Macédoine qu'on apprenait les lettres grecques; la langue des Hellènes était répandue dans l'Asie et dans l'Afrique aussi bien qu'à Rome et en Italie, car c'était elle qui était la plus avancée, la plus apte, dans ces temps-là, à mettre en communication les différents peuples qui avaient entre eux des relations commerciales ou des rapports politiques. On étudiait alors le grec comme on étudie aujourd'hui le français qui est devenu, pour ainsi dire, la langue universelle.

Personne ne peut nier que les Hellènes n'eussent atteint par le progrès de leur civilisation l'apogée de la gloire et que, soit par leur langue devenue la langue littéraire de tout le monde, soit par leurs arts, par leur commerce et par leur industrie, ils n'eussent conquis la première place parmi les peuples anciens, mais nous ne croyons pas que tous ceux qui parlaient le grec fussent des Grecs et appartenaient à la famille hellénique.

Ce qui précède prouve suffisamment que les

Digitized by Google

Epirotes et les Macédoniens étaient deux peuples dont l'origine pouvait bien découler de la même source que celle des Eoliens, des Ioniens, etc.; mais, dès le commencement de leur apparition sur le continent, ils s'étaient tenus à l'écart des Grecs, avaient formé une société à part, une nationalité distincte et point congénère avec celle des Hellènes; ils avaient une existence propre, et ils n'avaient jamais fait cause commune ni sympathisé avec les opinions et les tendances politiques de la Grèce.

La seule chose qu'ils avaient, peut-être, de commun avec les Hellènes, c'étaient les divinités païennes. Mais ces divinités étaient elles-mêmes, pour la plupart, importées par les anciens Pélasges et ce devaient être les Grecs qui avaient fini par en adopter le culte.

Ce fait que l'histoire prouve suffisamment est corroboré aussi par les noms de ces divinités qui ont une signification claire et rationnelle dans la langue albanaise, comme nous tâcherons de le démontrer.

Digitized by Google

IV

Les Pélasges qui ont été les premiers à aborder le continent grec, avaient emporté avec eux les notions et le culte d'une religion tout à fait primitive. Les historiens anciens, Hérodote le premier, rapportent que les Pélasges faisaient aux dieux des offrandes de toutes sortes, mais qu'ils n'avaient pas l'habitude de leur donner des noms spéciaux ; ils n'avaient pas des divinités matérielles, œuvre de la main de l'homme ; ils adoraient la nature dans ses phénomènes bienfaisants. Aussi leur théogonie, qui a fini par être adoptée et peut-être perfectionnée par les Grecs, n'était que le produit des observations sur les mouvements physiques de la nature, sur la succession du temps, sur le rapport des éléments ; elle n'était, en un mot, qu'une série de déductions logiques, ou, pour mieux dire, l'explication toute primitive du système du monde,

Digitized by Google

les premiers résultats du travail de l'esprit humain sur le terrain de la philosophie.

Le *Chaos*, χάος, qui est le vide, l'informe, le dévorateur, dérive des mots pélasgiques : *hâ*, *hao*, je mange, et *hàs*, *hâos*, mangeur, dévorateur, ou des mots *haap*, *haapsî*, *haopsî*, l'*ouvert*, le *vide*. Ces mots ont encore aujourd'hui la même signification dans la langue albanaise.

Du *Chaos*, est né l'*Érèbe*, Ἔρεβος. Ce mot a pour racine : *érh*, *érhem*, *érhenî* ou *érhesî*, sombre, ténèbres, obscurité. En albanais *u-érh* veut dire : fait sombre, *érhét*, il fait sombre, ténèbre, *érhenî*, lieu sombre, ténébreux : l'Érèbe est le siège des ténèbres éternelles.

Géa Γέα, Γῆ, c'est la terre. Les Doriens changeaient le p en δ et prononçaient : δᾶ, *dha*. En albanais la terre s'appelle : *dhê*.

Uranos, οὐρανὸς. Ce mot avec le digamma se prononce *oran*-os. Or, *vran* *vrant*, *i-vrant* en albanais signifient : *nuageux*, le *nuageux*. Si on ajoute au mot *vran* la particule greque ος, nous avons *vran-os*, ou οὐρανὸς. C'est le nom par lequel les Pélasges et leurs descendants directs, les Albanais, désignent le ciel en tant que siège des nuages : le nuageux.

L'union de *Géa* avec *Uranos*, c'est-à-dire de

Digitized by Google

la Terre avec le Ciel a produit *Rhéa* et *Chronos*.

Réa en albanais signifie : nue, nuage.

Chronos, χρόνος, dérive du mot albanais Koh. Dans quelques districts de l'Albanie on change le k en r et au lieu de prononcer koh, on prononce *roh*. Kohn, et *rohn* veut dire : le temps, ajoutez la particule grecque ος, et vous avez précisément le *rohnos*, χρόνος.

De *Rhéa* est né *Zevs*, Ζεύς (Jupiter), *Zaa*. *Zee* en albanais signifie : *voix*. Or, *Rhéa*, le nuage, ne pouvait enfanter que par un éclat, qui donnait un son, une voix : la foudre et le tonnerre, précisément le *Zaa*, *Zee* des Pélasges. Nous savons que c'est par un bruit, par une voix que Jupiter rendait ses oracles à Dodone, aussi la voix, le *Zee*, était le Dieu des Pélasges. Il est des districts en Albanie où l'on dit encore aujourd'hui : *Zee! lirôna sot se gék.* Voix ! Dieu ! délivre-nous aujourd'hui du mal. Ces mots de *Zaa*, *Zee*, ont été changés plus tard en *Zaan*, *Zoon*, et *Zoot* qui signifient aujourd'hui Dieu, le Dieu, le Seigneur, et on jure *per Zoon*, *per Zoot*, pour Dieu.

Zevs s'unit à *Métis* Μῆτις, l'intelligence, la pensée. *Ment* en albanais signifie : intelligence, pensée. Les Grecs ont ôté à ce mot l'n, et en y ajou-

Digitized by Google

tant leur particule *is* ont fait *Métis*. Or, par cette union c'est *Zevs* Jupiter, qui accouche d'*Athèna*, Ἀθηνᾶ (Minerve); mais cet accouchement se fait dans la tête de Jupiter, dans le siège de l'intelligence et produit Athèna, ou Athène (Minerve). Les Grecs, qui ne conservaient aucun souvenir de la langue pélasgique, n'ont jamais pu donner une signification rationnelle au mot *Athèna*; ils se sont bornés à de simples hypothèses. Par contre, la langue albanaise nous fournit une explication très claire et très rationnelle. *Thane* et *thène* signifient en albanais dire : *E-thana*, et *E-thèna* c'est : le dire, le verbe. *Athèna* Ἀθηνᾶ, c'est donc le verbe de Dieu, ce verbe que l'on trouve dans toutes les religions anciennes et modernes, le verbe du Dieu des Pélasges procédant de *Zevs*, la force, la puissance, et de *Métis*, l'intelligence et la pensée.

Héra, Ἥρα, la Junon des Grecs. C'est l'air : *êr*, *êra* en albanais signifient air, vent. *Némèse* Νέμεσις. En albanais *nème*, *nèmes* signifient malédiction, une chose qui attire le mal, qui fait souffrir et qui produit des désastres. Nous croyons que les attributs de Némèse sont contenus dans la signification des mots albanais *nème*, *nèmes*.

Erinnes (Ἐρινῦες.) Ce mot dérive de *érh*, *erhni*,

Digitized by Google

sombre, ténèbres, ou de *rhénêe*, *rhénime*, ruines, destruction.

Muse, Μοῦσαι. En albanais : mesoï et musoï veut dire, j'apprends, j'enseigne. *Musoïs*, c'est celle qui enseigne, qui inspire le savoir, la science. Voilà les attributs des Muses, *Musoïs* — institutrice, inspiratrice.

Thétis, θέτις. On sait que Thétis est une inspiration marine. En albanais *Déti*, c'est la mer.

Aphrodites, Ἀφροδίτη, Vénus. Vénus c'est la déesse des amours, de la beauté, aussi bien que de l'étoile du matin. *Afer-dite* en Albanais signifie : près du jour, l'étoile du matin.

Delos, Ile dédiée au soleil. *Diel* en albanais est le soleil ; en y ajoutant la particule grecque *os* on a *diélos*. Latone accouche de Diane (Σελήνη, séléné.) Hân et Hâna c'est le nom albanais de la lune, et Diane en est le symbole.

Séléné. *Léne*, en langue albanaise veut dire naître, naissance. Or, nous avons dit que *Zaa*, *Zee* c'est Dieu ; donc *Zaa* ou *zee*, *sélené* c'est le dieu, ou la déesse de la naissance. Nous savons que Séléné présidait aux naissances.

Nous nous arrêtons ici pour ne pas fatiguer l'attention du lecteur, persuadé que nous sommes que ces exemples sont plus que suffisants pour

Digitized by Google

corroborer notre assertion et pour établir définitivement le droit d'ancienneté de la nationalité et de la langue albanaises sur toutes les autres langues et nationalités connues en Europe.

En tout cas nous nous flattons d'avoir ouvert un nouveau champ aux savants et aux philologues pour les mettre en état de donner le développement que comporte la thèse que nous avons ébauchée.

Digitized by Google

V

Indépendamment de tant d'autres pratiques religieuses qui se rapportent à l'ancien culte des Pélasges et que ni le Christ ni Mahomet n'ont pu faire complétement disparaître de l'esprit du peuple albanais, il y a le serment sur la pierre qui existe et est usité encore dans toutes les montagnes de l'Albanie; ce serment est entouré de la même vénération et de la même solennité qu'aux temps de l'antiquité la plus reculée.

Tous les historiens en font mention et J.-J. Ampère, dans son « Histoire romaine à Rome, » raconte le fait suivant avec force détails. Sylla, avant de quitter Rome pour aller combattre Mithridate, avait exigé de Cinna, chef du parti de Marius, un serment par lequel il s'engageât solennellement à ne faire aucune innovation à Rome pendant son absence. Ce serment, Sylla ne voulut pas que Cinna le prêtât sur les divinités romaines, mais sur la pierre sacrée, et cela selon

Digitized by Google

un ancien rite des Etrusques qui l'avaient pris des Pélasges. Cinna fit ce serment en posant d'abord la pierre sur son épaule et en la rejetant ensuite en arrière avec des imprécations qu'il prononça à haute voix contre lui-même s'il venait à manquer à ses engagements.

Dans les grandes occasions et lorsqu'il s'agit de prononcer une sentence de grande importance, les *anciens* des *clans* de l'Albanie, musulmans et chrétiens sans distinction, sont requis par les parties adverses de prêter le serment sur la pierre avant de délibérer sur les questions qu'ils sont appelés à juger.

Ce serment se prête bien souvent, même de nos jours, soit dans la haute soit dans la basse, Albanie : il est entouré des mêmes formalités et du même apparat, et il est suivi des mêmes imprécations que celles décrites par les anciens historiens. Nous-mêmes, nous avons assisté dans les montagnes albanaises à un serment pareil, à l'occasion d'un différent qui s'était élevé entre deux tribus par rapport aux confins de leurs territoires respectifs. En cette occasion, ce furent les *anciens* de deux tribus voisines, choisis par les parties, qui furent appelés à juger la question de droit, après avoir prêté le serment sur la

Digitized by Google

pierre. Les juges étaient mêlés, il y avait des chrétiens et des musulmans.

Les montagnards de l'Epire, de la Macédoine et de l'Illyrie, c'est-à-dire les habitants appartenant à la famille pélasgique ou albanaise, ont l'habitude de jurer encore aujourd'hui sur la pierre, tout comme d'autres jurent par Dieu, par le Christ, ou sur l'honneur. Aussi, lorsqu'ils causent entre eux, les habitants de la haute Albanie disent, en prenant dans leurs mains ou en indiquant la première pierre qui leur tombe sous les yeux : *per ket pêsh* (pour ce poids) et ceux de la basse Albanie ou de l'Epire s'expriment ainsi : *per te rand te keti gûr* (pour la lourdeur de cette pierre).

Nous ne sachions pas que ce rite et ce serment aient jamais été introduits dans les pratiques religieuses de la Grèce : du moins nous ne trouvons pas des traces pouvant nous le prouver. C'est un rite tout primitif que les seuls descendants des Pélasges ont conservé et importé, à travers leurs émigrations, dans les pays où ils se sont établis. Les Pélasges qui n'excellaient pas dans les beaux-arts, et qui n'avaient pas une instruction relativement assez avancée, adoraient la nature dans ses phénomènes visibles, dans sa

Digitized by Google

simplicité bienfaisante : leurs divinités c'étaient la terre, le ciel, la plaine, la montagne, l'eau, le feu, la pierre, le soleil, la lune, les étoiles, etc. Le peuple albanais tel qu'il est même aujourd'hui, et, en particulier, les gens de la montagne, jurent ordinairement par la terre et le ciel, *per kielh è per dhé;* par le feu et l'eau, *per ket ziarm ê per ket uî;* par la montagne et la plaine, *per mal é per fouch;* par le soleil et la lune, *per ket dielh è per keth hân*, au lieu de jurer par Dieu ou par les saints.

Ces formes de serments, qui remontent à l'antiquité la plus reculée, sont restées inaltérables dans la croyance d'où elles émanent et dans leur expression. Etant demeurés stationnaires et n'ayant point changé malgré les quarante siècles qui ont passé sur leur tête, les Albanais n'ont pu adopter ni d'autres mots pour indiquer les choses sacrées, ni d'autres idées pour se représenter les divinités. La langue, les mœurs, les croyances intimes, tout, enfin, est resté pélasge d'un coin à l'autre de l'Albanie, sans se modifier par la civilisation, sans se transformer par la succession des siècles et les vicissitudes humaines.

C'est là vraiment un phénomène étonnant : comment cette langue ancienne, la plus ancienne

Digitized by Google

même de toutes les langues connues en Europe et parlée seulement par une population de deux millions d'âmes, a-t-elle pu se maintenir telle qu'elle a été dans son origine, sans avoir une littérature avancée, ni une civilisation remarquable? Sa langue, de même que ceux qui la parlent, a résisté à tout, et l'Albanais est resté Pélasge partout où il s'est établi. Ce fait inexplicable se manifeste non-seulement dans l'Epire, la Macédoine et l'Illyrie, c'est-à-dire dans cette zone qu'on appelle Albanie, où la population est compacte, homogène et nombreuse, mais encore dans plusieurs îles de l'Archipel, dans les montagnes de l'Attique, dans les colonies albanaises de l'Italie et de la Dalmatie, partout, enfin, où ce peuple a établi sa demeure soit aux temps anciens, soit pendant ses émigrations récentes. Bien qu'il ait embrassé d'autres religions et qu'il ait été admis dans la société intime d'autres peuples, le souvenir de sa religion primitive est resté intact, et sa langue ne s'est point perdue ni même altérée au contact d'autres langues.

Ce phénomène constaté anciennement par les historiens grecs, et visible aujourd'hui dans le peuple albanais, mérite, en vérité, toute l'attention des philologues et des savants et devrait de-

Digitized by Google

venir l'objet d'une étude sérieuse et patiente. La science y aurait beaucoup à gagner.

Indépendamment de tout ce que nous avons dit jusqu'ici pour prouver l'antiquité du peuple albanais et son existence propre en dehors de la famille hellène, il y a aussi d'autres faits qui concourent à corroborer notre opinion. En Albanie, l'esprit de divination s'exerce encore sur une échelle assez vaste; ainsi on tire l'horoscope des entrailles ou de certains os d'animaux, du vol des oiseaux, du cri du loup, des songes, etc. Cette croyance est enracinée et rien n'a pu l'affaiblir dans l'esprit du peuple. Les banquets funèbres, les purifications par l'eau, et tant d'autres pratiques superstitieuses inhérentes au culte primitif des Pélasges, qui sont en usage partout, prouvent que les Albanais, quoique devenus chrétiens ou musulmans, ont conservé les croyances intimes, aussi bien que la langue de leurs ancêtres.

Ajoutons à tout cela la vendetta, *ghiak* (le sang), qui est considérée comme un devoir sacré envers les mânes des parents tués. L'âme d'un homme tué par un autre ne peut trouver ni bonheur ni quiétude dans l'autre monde si ses parents ne tuent le meurtrier ou quelqu'un de sa famille ou de son clan.

Digitized by Google

VI

Revenons à l'histoire.

Après son retour d'Italie, en l'an 274 avant l'ère vulgaire, Pyrrhus, roi d'Epire, défait Antigone et devient roi de Macédoine. La Macédoine et l'Epire sont réunies sous un seul souverain; mais après la mort de Pyrrhus, les Macédoniens se révoltent, et Alexandre, fils de Pyrrhus, devenu roi, leur déclare la guerre.

Depuis cette époque et jusqu'au temps de Persée, dernier roi de Macédoine, nous voyons que l'Epire et la Macédoine ont continué avec des alternatives plus ou moins prolongées à s'unir et à se désunir, tantôt sous les rois de l'un, tantôt sous ceux de l'autre pays, mais sans jamais recourir à la Grèce ni pour lui demander secours, ni pour s'y annexer.

Lorsque les Romains, provoqués par Persée, lui déclarèrent la guerre, ce ne furent pas les

Digitized by Google

républiques grecques qui lui prêtèrent secours, car leur union politique avec la Macédoine, qu'on peut inférer de l'admission de Philippe dans l'assemblée des Amphictyons, n'avait été déterminée que par la force des choses et des circonstances; cette union avait cessé avec les mobiles qui l'avaient provoquée, et elle était rompue depuis longtemps. Les Macédoniens, de même que les Epirotes, étaient, après la mort d'Alexandre le Grand et les funestes conséquences de la rivalité de ses généraux, rentrés de nouveau dans leur position primitive, c'est-à-dire que, n'ayant aucune communauté avouée de race avec les Grecs, ils n'avaient pu conserver non plus le rapprochement que la prépondérance des armes macédoniennes avait produit pendant quelque temps entre les deux peuples.

Au contraire, les Epirotes et les Illyriens qui avaient la race, la langue et les aspirations communes avec les Macédoniens, en tant que descendants des Pélasges, jadis chassés par les Eoliens, les Ioniens, etc., coururent tous comme un seul homme au secours de Persée et furent enveloppés dans les malheurs qui suivirent sa défaite à la bataille de Pydna. La Macédoine fut morcelée en quatre provinces tributaires des Ro-

Digitized by Google

mains, l'Epire eut toutes ses villes rasées et ses habitants traînés en esclavage, l'Illyrie finit par devenir province romaine et eut son dernier roi, Gentius, traîné à Rome pour orner le triomphe du vainqueur.

Le même sort fut réservé, mais un peu plus tard, à la Grèce : les Romains détruisirent son indépendance et l'annexèrent à leur empire. Ils la spolièrent même de ses richesses, et, qui plus est, de ses chefs-d'œuvre qui conservent encore aujourd'hui le reflet de son ancienne gloire et de son génie inimitable, et qui s'imposeront à l'admiration de la postérité la plus reculée.

Depuis cette époque, la Grèce n'a pu se relever de sa chute. L'éclat que parfois elle a jeté pendant l'empire byzantin dans lequel elle s'était confondue, n'a pas été de nature à justifier son ancienne gloire, tant s'en faut. Partagée qu'elle était en deux provinces, l'Achaïe et le Péloponèse, elle fut à plusieurs reprises ravagée par les Goths et les Bulgares, et, de même que l'empire byzantin, elle fut entraînée dans une décadence des plus déplorables. Puis vinrent les Croisades et les Croisés qui la morcelèrent en petits Etats, selon l'ancien système féodal, et qui exercèrent une autorité des plus dures : la bar-

Digitized by Google

barie de l'Occident se greffa sur les restes de la civilisation ancienne, et la décadence atteignit ses dernières limites.

L'Epire, la Macédoine et l'Illyrie réduites, elles aussi, à l'état de simples provinces, n'eurent plus aucun rapport avec la Grèce; la différence de race, d'aspirations et d'intérêts qui ne les avait jamais unies dans une même idée de nationalité, avait fini par leur faire perdre jusqu'au lointain souvenir de leurs anciens rapports politiques.

L'invasion des Goths, des Bulgares et d'autres barbares porta un coup terrible à la puissance de l'Empire d'Orient qui, à cause de son système despotique et de sa mauvaise administration perdit sa force et fut à l'instar de celui d'Occident, démembré avant de tomber complètement sous la domination ottomane.

Au milieu de tous les malheurs qui s'accumulaient et pesaient lourdement sur les populations, l'idée d'une nationalité compacte finit par s'affaiblir : on n'était plus citoyen d'une même patrie. Aussi le fanatisme religieux qui supplanta l'amour de la patrie et l'attachement à la race, eut pour résultat l'antagonisme qui s'éleva entre vainqueurs et vaincus; les uns opprimaient et

Digitized by Google

les autres souffraient; les uns agissaient activement, les autres restaient passifs pour maintenir la différence d'aspirations qui séparait les musulmans et les chrétiens.

Les chrétiens de la Grèce furent assimilés aux autres chrétiens de l'empire et après les premiers bouleversements opérés par la conquête turque, ils finirent par s'adonner au commerce, à la navigation et aux arts. Au contraire, les Epirotes, les Macédoniens et les Illyriens, c'est-à-dire ceux de la race purement pélasgique, que les étrangers ont désignés dans les temps modernes sous la dénomination d'Albanais, se réunirent dans une idée patriotique et opposèrent, au quinzième siècle, une résistance des plus opiniâtres à la domination ottomane.

Au fait, nous trouvons que dans ce siècle-là, toute l'Albanie avait pris les armes pour défendre l'indépendance du pays. Georges Castrioti, surnommé par les Turcs Skander bey, après avoir vécu comme otage auprès du sultan, réussit à reprendre Croya et tout le domaine de ses ancêtres dont les Turcs s'étaient emparés. Au nom et avec le concours des Albanais, il déclara la guerre aux deux sultans les plus redoutables de l'empire ottoman, à Mourad IV et à son fils

Digitized by Google

Mehmed, le destructeur de l'empire byzantin, le conquérant de Constantinople.

A cette époque, il y eut aussi une union albanaise dont le chef principal fut Skander bey. Nous nous abstenons de donner ici des détails biographiques sur cet homme extraordinaire; il suffit de dire qu'à une époque où rien ne résistait aux armes turques, Skander bey osa les affronter avec ses Albanais et les battit en vingt-deux batailles qu'il leur livra. Ces faits historiques parlent assez haut du courage albanais et n'ont pas besoin d'être commentés.

Mais ici se présente un autre fait qui milite en faveur de notre thèse et donne un nouveau poids à notre exposé. Tandis que tous les chefs et les peuples albanais avaient adhéré à la ligue et que Lek, prince de Dukaguin, Arianite, seigneur de Canina et de Vallona, Bosdare, chef d'Arta et de Janina, Moïse, chef de Débré, les Thopia, les Strésia, les Kouka, les Shpata, les Urana, les Angéli et tant d'autres princes et chefs de clans albanais s'étaient rangés en armes sous le commandement suprême de Skander bey, les populations de la Grèce se tinrent complètement à l'écart, et ne firent pas le moindre effort pour seconder le mouvement national de l'Albanie.

Digitized by Google

Cette indifférence est une preuve de plus que les Grecs ne se croyaient pas solidaires avec les vrais descendants des Pélasges; ils ne croyaient pas à la communauté de race, ni à une affinité morale et politique : l'ancienne scission, la scission originaire, se manifestait pour la troisième fois sur une grande échelle, et tout spontanément, entre les deux peuples qui restèrent séparés, voire étrangers l'un à l'autre, comme au temps de l'invasion des Perses et de la conquête des Romains.

Digitized by Google

VII

Après la mort de Skander bey, qui eut lieu vers la moitié du quinzième siècle, les Turcs envahirent et soumirent d'un bout à l'autre l'Albanie, comme ils avaient subjugué auparavant la Grèce. Il advint en Albanie ce qui avait eu lieu en Grèce : une partie de la population émigra en Italie, d'autres embrassèrent l'islamisme, et le reste y demeura en conservant la religion chrétienne, orthodoxe ou catholique.

Cependant la soumission et la réduction de l'Albanie en province ottomane ne détruisit point l'esprit guerrier de ses populations. Habitant des montagnes arides et d'accès difficile, n'ayant ni assez de terres pour s'adonner à l'agriculture, ni assez de souplesse pour se plier à un nouveau mode d'existence et se jeter dans le commerce ou l'industrie, le peuple albanais conserva toujours son ancien caractère et ses anciens souvenirs ; il se maintint peuple soldat, et soldat-n

Digitized by Google

comme ses ancêtres. Et il en fut ainsi non seulement de ceux qui, devenus musulmans, se virent poussés à suivre les traditions belliqueuses qui s'étaient enracinées dans le pays, mais les chrétiens eux-mêmes, soit catholiques, soit orthodoxes, purent conserver leurs armes et donner libre carrière à leurs penchants guerriers. Les armées qu'on levait en Albanie étaient toujours mixtes; les chrétiens et musulmans, citoyens d'un même pays, et rejetons de la même race, prenaient les armes tous ensemble et se battaient vaillamment pour soutenir la cause de l'Empire ottoman.

Dans les districts montagneux soit de la haute, soit de la basse Albanie, les chrétiens jouissaient de divers privilèges et immunités qui les mettaient, à quelques exceptions près, sur un pied de complète égalité avec leurs compatriotes musulmans ; les Pachas de l'Albanie étaient toujours entourés de chefs militaires musulmans et chrétiens et s'appuyaient sur leur vaillance, sans aucune distinction.

Tous ceux des autres races qui n'étaient pas congénères de la race albanaise se tinrent à l'écart, ne voulant jamais faire cause commune avec les musulmans; ils avaient tacitement ac-

Digitized by Google

quiescé à leur condition de vaincus et se montrèrent disposés à vivre dans un état d'infériorité. Leur séparation leur fit perdre l'habitude de manier les armes, et attira ensuite la méfiance et le mépris des musulmans qui restèrent la caste guerrière. Aussi tous ceux qui n'étaient pas Albanais n'avaient jamais voulu ni reconnaître ni accepter le devoir de défendre par les armes la patrie commune, et ils finirent presque tous par s'adonner au commerce, à l'industrie et à l'agriculture comme les vilains du moyen âge.

Au commencement de notre siècle, nous trouvons Moustapha, Pacha de Scutari et Ali Tépélen, Pacha de Janina, qui étaient arrivés tous deux à un degré de puissance qui ne cessa pas d'inquiéter la Sublime Porte. L'un dominait la haute et l'autre la basse Albanie, à peu d'exceptions près, comme de grands feudataires du moyen âge. Tous les deux avaient su réunir l'élément musulman et l'élément chrétien dans une même idée patriotique et dans un même élan de gloire militaire. Soutenus également par les Beys musulmans, par les capitaines chrétiens et par les chefs des clans, ils avaient osé tous les deux viser à des changements d'une importance hors ligne, mais la rivalité qui s'était manifestée

Digitized by Google

entre eux finit par les perdre ; ils étaient devenus tyrans, ils administraient le pays avec un despotisme outré, et le peuple les abandonna au châtiment que leur infligea le sultan.

Cependant ce furent les Klephtes et les capitaines albanais professant le rite orthodoxe, au service d'Ali pacha Tépélen, qui fournirent à la Grèce moderne les plus vaillants champions de la guerre de l'indépendance. Les *Botzari*, les *Karaïskaki*, les *Tchavella*, les *Miaoulis*, les *Boulgaris* et tant d'autres guerriers furent tous des Albanais qui prirent fait et cause pour la Grèce, guidés d'abord par leur esprit guerrier, avide d'aventures et de combats, et puis par le sentiment religieux qu'ils avaient commun avec les Grecs. La guerre de l'indépendance grecque ne pouvait pas, au commencement, avoir été envisagée par ces rudes capitaines albanais comme une guerre nationale, mais plutôt comme une guerre purement religieuse ; ils étaient chrétiens et ils se battirent contre des musulmans. C'était la Croix contre le Croissant, et il advint, ce qui est arrivé chez presque tous les peuples européens, que les citoyens d'une même patrie s'égorgèrent entre eux au nom d'une religion qui ne s'accordait point avec celle professée par les

Digitized by Google

autres. Nous nous abstenons d'indiquer jusqu'à quel point d'aberration mentale peuvent être entraînés les hommes par le fanatisme religieux et par la haine de caste!

Il est vrai de dire que plus tard, lorsque l'indépendance de la Grèce fut un fait accompli, les capitaines albanais, enivrés par la victoire et par la brillante position que leur héroïsme leur avait faite au milieu des Grecs, finirent par se dire Hellènes et par adopter leur nationalité. Mais ce fait partiel n'entraîne pas la conséquence que tous les congénères de ces capitaines soient des Hellènes.

De pareils faits se sont produits partout et se reproduiront toujours. Des hommes appartenant à une nationalité peuvent adopter la nationalité d'un autre pays ; et nous voyons qu'en France il y a beaucoup de personnages d'origine anglaise, irlandaise, grecque et italienne qui, s'y étant établis depuis longtemps, ont fini par devenir Français. Le même phénomène se présente en Angleterre, en Russie et ailleurs. Mais cela ne prouve qu'une chose : les hommes d'une nationalité peuvent individuellement en adopter une autre, soit par leur libre choix, soit par la force des choses, sans que cela puisse détruire ni

Digitized by Google

même changer la nationalité de leurs congénères.

Au reste, il est à remarquer que tous les Albanais qui se trouvent en Grèce et qui sont devenus sujets hellènes n'ont jamais cessé de parler leur langue propre et de former, pour ainsi dire, une famille à part : la religion et l'éducation qui leur sont communes avec les Grecs n'ont pu leur faire oublier leur origine, ni transformer leur manière d'être. Il se peut donc qu'il y ait des Albanais sujets hellènes ; mais on ne saurait admettre que les Albanais soient de race hellène, ni que les deux peuples aient la même nationalité, les mêmes aspirations.

Moins encore admettrons-nous le principe que les chrétiens de l'Albanie (Épire ou Macédoine) puissent être considérés comme Grecs, à cause de la religion orthodoxe qu'ils professent et qu'ils ont commune avec les Hellènes, où à cause de la langue grecque qu'ils apprennent dans les écoles, et que quelques-uns parlent de préférence. Si on pouvait admettre cela, rien n'empêcherait de considérer comme Italiens les catholiques albanais qui apprennent et parlent la langue italienne, et qui sont en communauté de culte avec l'Italie. Mais cette coïncidence n'a ja-

Digitized by Google

mais inspiré aux Italiens l'idée de revendiquer les catholiques albanais comme leurs congénères, de même que les catholiques albanais n'ont jamais eu la velléité de croire à la moindre affinité de race ou de nationalité avec les peuples de l'Italie.

Selon notre manière de voir, qu'elles soient musulmanes, orthodoxes ou catholiques, les populations albanaises sont et restent telles qu'elles étaient il y a trente siècles, le peuple le plus ancien de l'Europe, la race la moins mélangée de toutes les races connues, race qui, par un phénomène qui tient du merveilleux et que nous ne pouvons pas expliquer, a su résister au temps qui détruit et transforme, a pu maintenir sa langue sans avoir ni une littérature ni une civilisation avancées et, qui plus est, a réussi à conserver son type original et caractéristique sans se montrer insociable et sans rejeter, dans ses manifestations extérieures, la croyance et les rites des religions qu'elle a embrassées au fur et à mesure qu'elles se sont répandues victorieuses à travers les évolutions des siècles.

Il y a un autre ordre d'idées et de considérations sur lequel nous appelons l'attention des savants et des philologues pour nous aider à en

Digitized by Google

tirer de nouveaux arguments à l'appui de notre thèse.

Nous n'avons pas besoin de dire que ce fut Constantin, empereur des Romains, qui transporta à Byzance le siège de l'empire, ni que plus tard, cet immense empire fut partagé en deux, dont l'un prit le nom d'empire d'Occident et l'autre celui d'empire d'Orient, ni que, plus tard encore, par un abus que l'on fit du mot, ce dernier fut appelé empire byzantin et empire grec. Ce sont des choses élémentaires que chacun connaît. Il est donc certain, que ce ne furent pas les Grecs qui fondèrent dès son origine ni qui conquirent plus tard l'empire byzantin; ce fut l'œuvre des Romains. Si ensuite, on l'appela empire grec, ce n'est pas qu'il fût une création grecque, mais parce que les empereurs qui se succédèrent et la plupart des populations qui en dépendaient, se séparèrent de l'Eglise romaine et suivirent le rite qui fut appelé *grec* pour le distinguer de l'autre qu'on appela romain ou *latin*.

En présence de ces faits, on est forcé de convenir que la dénomination d'*empire grec* ne lui fut pas donnée dans un sens national ni pour désigner son origine, mais bien dans un sens

Digitized by Google

tout à fait religieux, de la même manière que plus tard, en abusant de la signification et de l'usage du mot, on finit par confondre sous la dénomination de *grec* non-seulement ceux qui appartenaient à la race et à la nationalité grecques, mais aussi ceux qui, issus d'autres races, professaient le rite de l'Eglise orientale grecque.

Nous nous attachons à cette opinion avec d'autant plus de ténacité que jusqu'au schisme de Photius et plus tard encore, l'empire d'Orient ne s'appelait pas autrement qu'empire romain ; et, au fait, il n'était pas autre chose, bien que tombé en lambeaux comme celui d'Occident, sous l'invasion des barbares. C'est à titre d'empereurs romains que les empereurs de Byzance conservèrent pendant si longtemps l'exarchat de Ravenne ainsi que d'autres pays situés au cœur même de l'Italie.

Le nom par lequel on désignait en grec les sujets de cet empire fut simplement *Roméi*, Romains. Aujourd'hui même les Arabes appellent les hommes de l'empire ottoman qui ne sont pas de race arabe du nom de *Roumî*, Romain ; aussi les mots : *Rouméi* et *Roumî* servaient pour indiquer les conquérants romains, les fondateurs de l'empire et nullement les hommes issus de la race

Digitized by Google

ou appartenant à la nationalité grecque. Les Arabes de nos temps, en parlant même des musulmans, fonctionnaires du gouvernement turc, les désignent, par le nom désobligeant de *Roumi*. On sait que les Arabes haïssaient et détestaient les Romains ; ils étaient leurs ennemis acharnés. Ces sentiments ne sont pas changés ni même modifiés à cause de la communauté de religion ; aussi les fils du désert désignent encore aujourd'hui et appellent du nom de *Roumî* ceux qui se sont substitués aux Romains comme dominateurs de leur pays.

Ce ne fut que lorsque l'empire ottoman s'éleva sur les ruines de l'empire de Byzance et que les nouveaux conquérants eurent pris le nom d'Osmanlis, que la dénomination de *Roméi* finit par s'appliquer aux habitants de l'empire professant la religion orthodoxe. *Roméos*, dans la langue vulgaire, devint synonyme de *Grec*.

La latitude qu'on laissa à la signification de ce nom et l'abus que l'on en fit dans la suite, finirent par le rendre, pour ainsi dire, générique. On s'en était servi d'abord pour indiquer les Romains, fondateurs de l'empire, puis pour désigner les chrétiens de rite orthodoxe et plus tard on enveloppa sous la même dénomination les

Digitized by Google

hommes de race et nationalité grecques et ceux qui professaient et avaient en commun avec eux les croyances et les dogmes religieux. Il advint précisément ce qui était advenu dans l'Islamisme. Ce ne fut pas la nationalité, qu'on indiqua par le nom de *Turcs*; ce nom fut donné à tous les hommes appartenant à la religion islamique, sans distinction. Faute d'une nationalité unique en tant que race et origine, ce fut la religion mahométane qui en tint lieu et place, et les musulmans de toutes les races et de toutes les nationalités se réunirent dans une même idée religieuse et politique qui constitua non pas une nationalité, mais une grande puissance, un empire aussi formidable que celui des anciens Romains, leurs devanciers.

Aujourd'hui que les convoitises et les passions sont en ébullition, on s'efforce de donner le change, je ne dis pas à la science qui reste impassible et inébranlable devant les intérêts et les aspirations des différentes nationalités, mais à l'opinion publique qui, parfois, se trompe et se montre favorable à des questions qui partent d'un faux principe. Il en est qui croient que tous ceux qui professent la religion grecque et qui, — à cause de cela, — ont dû apprendre la lan-

Digitized by Google

gue grecque, sont des Grecs de race et d'origine. C'est sur ce terrain que se placent d'ordinaire les partisans du panhellénisme pour revendiquer une partie de la population de l'Epire et de la Macédoine. Mais après ce que nous avons exposé et les preuves que nous avons produites à l'appui de nos arguments, de pareilles prétentions sont inadmissibles ; elles ne tiennent pas en présence de l'histoire et des faits qui en découlent. Aussi la signification que l'on veut donner aux mots et la tournure que l'on s'efforce de faire prendre aux choses, ne sont qu'un travail d'imitation n'ayant aucun fondement pour s'imposer à la croyance des hommes ni à la sanction de la science.

Si l'islamisme a rassemblé les hommes dans une unité religieuse, en écartant les questions de race et de nationalité au profit de la foi, laquelle a exercé une action fusionniste et a fait converger les aspirations de tous au triomphe des croyants, ce fait ne peut servir de prémisses à un syllogisme donnant pour conclusion que tous ceux qui, dans la Turquie européenne, professent la religion grecque, sont de race et de nationalité helléniques.

L'identité de la croyance religieuse a exercé ce pouvoir et a produit ce phénomène sur les

Digitized by Google

mahométans, fondateurs de l'empire ottoman, mais elle ne peut être invoquée comme un droit ni comme une preuve de nationalité hellénique pour les orthodoxes de l'Épire, de la Macédoine, etc.

On entend tous les jours appeler *Albanais* les musulmans de l'Épire, de la Macédoine, etc., et, par contre, nommer *Grecs hellènes* les chrétiens des mêmes pays. Les brochures et les journaux que l'on a publiés dans ces derniers temps ont répété sur tous les tons ces nomenclatures sans que personne se doutât de leur inexactitude. Cependant, ceux qui se laissent aller à de pareilles distinctions se trompent étrangement, parce qu'ils ne font pas une réflexion des plus simples, à savoir que les musulmans de l'Épire ne sont que les frères des chrétiens; ils sont de la même race, dans leurs veines circule le même sang, ils ont les mêmes ancêtres.

Avant la domination ottomane, ils n'étaient que des chrétiens orthodoxes qui, par vocation ou par intérêt ont embrassé l'islamisme, tout comme les musulmans de la haute Albanie n'étaient que des catholiques devenus mahométans, comme les musulmans de la Grèce n'étaient que des Hellènes professant l'Islam.

Digitized by Google

Appeler Albanais les musulmans et les catholiques qui n'appartiennent pas à l'Eglise grecque et prétendre que les orthodoxes du même pays sont des Hellènes parce qu'ils professent les doctrines de l'Eglise orthodoxe, c'est à notre avis, vouloir ériger la croyance religieuse en principe de nationalité et substituer le dogme à la race, le rite à la patrie, ce qui n'est pas admissible.

Si les populations de l'Epire, celles qui touchent le plus près aux frontières de la Grèce parlent, en partie, la langue grecque, cela ne peut pas non plus militer en faveur de l'étrange prétention que nous venons de signaler. Géographiquement, ethnologiquement et historiquement, il est démontré que l'Epire et la Macédoine n'ont jamais fait partie de la Grèce : la race des habitants, leur langue, leurs mœurs, leurs institutions civiles, politiques et militaires étaient toutes différentes. Pour ce qui a trait à la langue, nous dirons que de même que les Eoliens qui habitaient près des frontières de l'Epire parlaient une langue mixte mi-grecque et mi-pélasgique, de même les Epirotes limitrophes de la Grèce devaient naturellement avoir appris beaucoup de mots grecs et les avoir mêlés à leur propre langue. Cela n'a rien d'extraordinaire. Mais

Digitized by Google

ce qu'il importe de mettre en évidence, c'est que cela n'a eu lieu que pour ceux des épirotes qui touchaient tout à fait aux frontières grecques, car plus on s'en éloigne, plus les notions de la langue grecque deviennent rares : elles se perdent complétement dans les districts de Philate, Margarite, Arghirocastro, etc., où les populations, musulmanes et orthodoxes, ne connaissent que la langue albanaise.

Du reste, si la langue grecque a été cultivée et adoptée dans les quelques districts de l'Epire, situés tout près de la ligne de démarcation des frontières grecques, ce fait est dû d'abord au voisinage des Grecs, puis à la religion orthodoxe qui a enseigné les prières de l'Eglise en grec, et, en dernier lieu, à l'incurie du gouvernement ottoman qui n'a jamais pensé à encourager ni à propager l'instruction publique sur une vaste échelle et d'une manière uniforme pour tous.

A défaut d'écoles instituées par l'autorité politique du pays, les prêtres d'abord et les *daskals* hellènes ensuite ont entrepris l'éducation du peuple ; et la langue pélasgique ou albanaise ne possédant pas une littérature à elle pour propager l'instruction, c'est de la langue grecque qu'on s'est servi pour enseigner les sciences

Digitized by Google

aussi bien que les prières et les dogmes de la religion.

Et cela est d'autant plus vrai que le même phénomène se manifeste dans la haute Albanie à l'égard des populations catholiques. Là aussi le gouvernement ottoman n'a rien fait pour l'instruction publique, et ce furent les prêtres et les religieux franciscains d'origine italienne surtout, qui prêchèrent la religion, desservirent l'église et ouvrirent des écoles où l'on enseigna simultanément l'italien et l'albanais. Comme les religieux italiens de la haute Albanie ne visaient pas à italianiser le peuple au détriment de sa nationalité, il s'ensuivit que la langue italienne s'introduisit d'elle-même à cause du voisinage de l'Italie et des relations commerciales, aussi bien que par le souvenir de la république de Venise sur la province de Scutari; mais la langue du pays, la langue albanaise, ne fut proscrite ni dans les prières, ni dans les sermons religieux. C'est même au clergé catholique que nous sommes redevables de ce peu de livres imprimés en langue albanaise qui existent encore de nos jours et qui seront peut-être cités plus tard à titre de premiers essais d'une littérature qui, bien qu'elle n'ait pas existé jusqu'à présent,

Digitized by Google

pourra plus tard voir le jour et demander une place au foyer de la civilisation.

Cependant, les religions et l'étude des langues qui s'y rapportent (cela soit dit pour le grec, l'italien et le turc) ne sont que des accidents qui peuvent éclairer les intelligences et apprivoiser les instincts des populations, mais elles ne peuvent nullement entamer la race, ni porter atteinte au principe de nationalité qui reste et demeure une et indivisible pour tous les Albanais — les *Shqypetâres* — qu'ils croient à Jésus, ou à Mahomet, qu'ils suivent le rite latin ou le rite grec.

Digitized by Google

IX

Dans notre exposé, il est clairement et indubitablement démontré que le premier peuple qui, dès les temps fabuleux, a abordé le continent de la Grèce, a été le peuple pélasge. C'est une vérité que personne aujourd'hui n'ose mettre en doute, car elle est entrée, pour ainsi dire, dans le domaine des faits historiques que la science et la philologie ont sanctionnés d'une manière irrécusable.

Il est prouvé aussi que plus tard il y a eu d'autres peuplades guidées par différents chefs, qui se sont jetées sur le même continent et se sont fait une place au détriment des Pélasges qui ont dû se retirer dans les hautes terres en cédant aux nouveaux arrivés d'abord les côtes et ensuite les plaines avoisinant la mer.

Cette retraite de la race pélasgique a dû se répéter à plusieurs reprises, car nous voyons

Digitized by Google

qu'à travers les ténèbres des temps fabuleux, percent les Eoliens, les Ioniens et d'autres qui se confondent souvent sous la dénomination d'Hellènes, nom qui d'abord n'était porté que par une peuplade qui avait abordé en Thessalie et qui — tout porte à le croire — avait chassé les Pélasges en les rejetant dans l'intérieur du pays.

Plus tard arrivent les Doriens qui, à leur tour, chassent une partie des Eoliens et des Ioniens qui se trouvaient déjà établis, et ces derniers émigrent et vont fonder les villes Eoliennes et Ioniennes de l'Asie Mineure en y apportant une civilisation très avancée.

Nous ne croyons pas nécessaire de nous arrêter sur les rivalités et les luttes qui s'étaient engagées entre les Ioniens et les Eoliens qui restèrent en Grèce et les Doriens qui s'y établirent après, car M. Paparigopoulos raconte dans son excellente histoire — et cela sous la forme la plus attrayante — les différences d'idées, de mœurs, de caractère et d'aspirations qui alimentèrent pendant des siècles la scission entre les deux peuples, au point qu'eux-mêmes se considéraient comme appartenant à deux races distinctes, n'ayant rien de commun entre elles si ce n'est la haine et l'inimitié réciproques.

Digitized by Google

Les Pélasges s'étant mis en sûreté sur les hautes terres, en Epire, en Macédoine et en Illyrie, n'eurent aucun rapport de race ni d'affinité avec les Grecs; ils vécurent, par conséquent, d'une existence propre, eurent des institutions différentes de celles de la Grèce et ne se fusionnèrent jamais avec les Hellènes qui les avaient chassés de leurs terres. Il est tout naturel que ces deux peuples dussent même se haïr réciproquement.

Il en est qui prétendent aujourd'hui que les Grecs eux-mêmes n'étaient que des Pélasges, et qu'au commencement de leur apparition ils parlaient la langue pélasgique, la langue et les idiomes grecs n'ayant été introduits que plus tard, grâce à l'influence des chants d'Homère. Cette affirmation est exacte, mais partiellement, c'est-à-dire qu'il est vrai que les premiers peuples qui abordèrent le continent grec ne parlaient que la langue pélasgique, mais cela se réfère seulement aux Pélasges et non pas aux peuplades qui abordèrent plus tard et qui apportèrent avec elles une langue différente. La supposition générique que l'on fait aujourd'hui n'est justifiée ni par l'histoire, ni par les faits. Hérodote affirme que les Hellènes avaient leur langue propre, et que cette

Digitized by Google

langue fut commune à tous leurs congénères. Or, si tous les Grecs ne parlaient au commencement que la langue pélasgique, comment se fait-il que ceux qui étaient les premiers arrivés, des vrais Pélasges, et qui ont pu se maintenir fermes à Hydra, et dans d'autres îles de l'Archipel, ainsi que sur les montagnes de l'Attique et dans certains endroits de Samos, aient conservé la langue de leurs pères, tandis que les autres habitants des mêmes endroits n'en ont pas même le souvenir?

Si, comme on le prétend, la race et la langue étaient les mêmes pour les Grecs et pour les Pélasges, le phénomène que nous signalons ne devrait pas exister. S'ils étaient de même race et ne formaient qu'une seule et même nation, un seul et même peuple, pourquoi, vivant dans le même milieu, les uns ont-ils fini par se transformer, tandis que les autres sont restés tels qu'ils étaient dès leur première apparition sur le continent? Il est certain qu'un phénomène pareil n'aurait pu se produire qu'à la suite d'un cataclysme général ; mais si ce cataclysme avait eu lieu, il aurait dû avoir les mêmes effets pour tous et non pas seulement pour les uns en épargnant les autres.

Digitized by Google

Au reste, nous n'avons pas la moindre notion d'un pareil cataclysme. Rien ne prouve qu'une partie de ces populations que l'on représente comme identiques dès l'époque de leur apparition aient subi par un fait quelconque — étranger à la question de race et d'extraction — le changement de leur langue, de leurs mœurs, de leurs idées, tandis que l'autre partie, demeurant dans le même pays et ayant des rapports continuels avec ses congénères, n'aurait pas été entraînée par le même courant. Une affirmation pareille est tout à fait gratuite.

Or les Pélasges sont la race primitive qui aborde la première le continent grec et l'occupe d'un bout à l'autre. On conçoit qu'alors dans toute la Grèce on ne devait parler que la langue pélasgique, car les Eoliens, les Ioniens, les Doriens, les Hellènes, n'avaient pas encore fait leur apparition sur le continent, et la langue grecque ne pouvait par conséquent y être parlée. Mais dès que les Eoliens, les Ioniens et les Doriens arrivent, les Pélasges reculent, se sauvent, se mettent à l'abri du choc des nouveaux arrivés, et, en se retirant, ils emportent avec eux leur langue, leurs mœurs, leurs croyances et leurs divinités, et partout où ils

Digitized by Google

s'établissent, loin de la Grèce, dans les anfractuosités des montagnes, ou sur les rochers de la mer, ils les conservent comme un dépôt sacré que leurs ancêtres leur ont légué; ils les conservent intactes à travers les siècles et malgré tous les changements politiques et religieux qui se sont succédé jusqu'à nos jours.

Au contraire, les Hellènes, qu'ils soient Eoliens, Ioniens ou Doriens, sont restés avec leur langue à eux; qu'ils l'aient emportée telle qu'elle était au commencement de leur apparition, ou qu'ils l'aient changée et perfectionnée plus tard, cela n'ôte ni n'ajoute rien au fait. Ce qui est certain c'est que cette langue grecque était, à peu d'exceptions près, égale pour tous et n'avait point d'analogie avec la langue des Pélasges, si ce n'est celle que l'on trouve dans les racines des mots de presque toutes les langues dérivées d'une source commune — l'arien et le sanscrit. Cette langue, les Grecs l'ont conservée, même dans les endroits où ils vivaient pêle-mêle avec ceux de la race pélasgique qui à leur tour ont conservé la leur dans toute la simplicité de son ancienne origine.

Ce sont ceux de la race pélasgique qui, tout en conservant leur langue propre, ont appris bien

Digitized by Google

souvent la langue grecque, mais nous ne sachions pas que des Grecs aient parlé la langue des Pélasges ou qu'ils en aient conservé le moindre souvenir. Nous ne trouvons dans les ouvrages des anciens Hellènes aucune citation, aucun indice qui puisse nous faire supposer le contraire.

Aussi pour venir à une conclusion, nous dirons que les hommes de race pélasgique appartenant à la haute société, tout en conservant leur langue inculte, que les Grecs qualifiaient de barbare, reconnaissaient la supériorité de la langue grecque en tant que langue policée, savante, et qu'ils l'apprenaient, la cultivaient même avec ardeur. Mais le peuple, l'âme de la nation, ne la connaissait pas, ne la parlait pas ; les preuves que nous avons fournies sont irrécusables.

Digitized by Google

X

Après avoir franchi, à l'aide de l'histoire et des traditions, la série des siècles, et nous être avancé vers les époques primitives de l'apparition des Pélasges sur le continent grec, nous nous sommes arrêté aux différentes étapes qu'ils ont parcourues et, preuves en mains, nous avons démontré que les Albanais sont leurs véritables descendants.

Il nous reste à esquisser l'état où se trouve aujourd'hui le peuple albanais. Nous tâcherons de compléter notre étude en retraçant son existence actuelle, son organisation politique, ses besoins, ses aspirations; et, tout en croyant ne pouvoir offrir au lecteur un ouvrage régulier et complet, nous nous flattons du moins d'être un des premiers qui aient tracé, sur cette matière, une ébauche aux traits assez accentués; les hommes politiques et les savants pourront ainsi trouver les éléments nécessaires pour approfondir

Digitized by Google

leurs investigations et donner à notre travail le développement dont il est susceptible.

Abandonné à ses propres instincts, imbu de ses anciennes traditions qui lui ont tenu lieu d'histoire et de législation, privé d'une littérature propre et entouré de mille difficultés qui ont contribué à entraver son développement moral et matériel, le peuple albanais est, malheureusement, resté arriéré, stationnaire comme aux époques primitives de ses transmigrations. Doué d'une fierté de caractère très prononcée et d'un amour irrésistible pour sa race et pour ses traditions, il n'a pu ni se fondre avec les autres races, ni développer sur une échelle plus vaste son existence propre ; aussi, sous le point de vue du progrès et de la civilisation, il a été dépassé par ses voisins, sans toutefois se laisser étouffer, dans ses nobles aspirations, — la conservation de sa nationalité, de sa langue, de sa dignité et de ses droits. — Pélasge d'origine et Pélasge de cœur, toutes ses aspirations ont convergé vers le maintien de son existence et, sans se soucier d'une civilisation plus avancée dont il ne connaît pas encore les avantages, il s'est contenté de ce qu'il possédait comme un legs de ses ancêtres. Brave jusqu'à la témérité, intelligent, infatiga-

Digitized by Google

ble, se contentant de peu, n'ayant ni ambition outrée, ni convoitises injustes, il est attaché à ses rochers par un amour que rien ne saurait diminuer. Doué de sentiments chevaleresques, loyal, tenace dans ses affections, respectant les droits et les lois sacrées de l'hospitalité et sa parole, il a traversé tant de siècles sans subir un changement quelconque, il est resté Pélasge, guerrier, honnête et pauvre.

Le peuple albanais est partagé en deux grandes familles : la *Guégarie* et la *Tosquerie;* la première s'appelle communément haute et l'autre basse Albanie. La haute Albanie commence à Antivari, contourne toutes les tribus catholiques du nord, les districts d'Ipek, Pristina, Vrania, Katchanik, Uskub, Perlipé, Monastir, Ohrida, et finit à Elbassan. La basse Albanie part d'Elbassan et se prolonge jusqu'au golfe de Préveza.

La basse Albanie se subdivise en trois familles : les *Tosques*, les *Tchams* et les *Liapes*, qui correspondent aux trois grands peuples anciens habitant l'Epire, savoir : les *Chaons*, les *Thesprotes* et les *Molosses*. Ces trois familles se subdivisent en d'autres tribus, *Phares*, qui rappellent les 14 tribus anciennes dont parlent les auteurs classiques, surtout Théopompe, cité par Strabon. La

Digitized by Google

haute Albanie ne se subdivise pas en grandes familles; elle est habitée, par contre, par une quantité de tribus, *clans*, qui correspondent, sinon complètement par leur dénomination actuelle, du moins par leur nombre, aux peuplades citées par les anciens et dont le dénombrement se trouve plus complet dans Pline. Ainsi les tribus actuelles de *Hot*, *Klémend*, *Kastrat*, *Chkriél*, *Châla*, *Choche*, *Mirdita*, *Mertour*, *Krasnik*, *Témal*, etc., répondent aux *Ballaï*, aux *Nésti*, aux *Manli*, aux *Encheleï*, aux *Tauletni*, aux *Autariates*, aux *Ardoéi*, etc., des anciens.

Nous ne trouvons pas une signification exacte au nom de Tosquerie qui désigne généralement la basse Albanie.

Pour ce qui est de la *Guégarie* et des *Guègues*, nous en trouvons la signification dans Homère : « Au-delà des monts Acrocéraunes demeurent les Gigas (γίγας), » dit le père de la Poésie.

Le mot γίγας, *gigas*, signifie géant. Or, comme les habitants des montagnes de la haute Albanie sont presque tous d'une taille au-dessus de la moyenne, les anciens les croyaient et les appelaient géants. *Gigas* et *Guégas* c'est le même nom, et il a, dans deux langues, la même signification.

Digitized by Google

Il est constaté que les chefs des clans de la haute Albanie prenaient anciennement le titre de *Guègas*, γεγας, car nous nous rappelons avoir vu de nos yeux un document officiel émané du premier *Kadi*, juge, installé par le gouvernement ottoman dans le district de *Doukagin* au quinzième siècle, immédiatement après la mort de Skanderbey, laquelle fut suivie par l'occupation complète de l'Albanie. Il est dit dans ce document que le *Guèga* Lésh, le *Guèga* Dod, le *Guéga Tanouch* et un autre *Guèga* dont le nom nous échappe, quittent, sans les aliéner ni céder, les montagnes de *Pochterrik*, à *Yakova*, pour aller s'installer dans la *Mirditie*. Ce document, qui concernait les ancêtres du chef de Mirdita, était en possession de feu Bib Doda pacha ; avant sa mort, il nous l'avait montré ; nous l'avions lu, et nous sommes sûrs que son fils Prenk pacha doit encore le posséder.

Un recensement régulier et exact n'ayant jamais été fait en Albanie, il nous est impossible de connaître au juste le chiffre de sa population. Toutefois, soit des données officielles, soit des informations particulières que nous avons du pays, nous pouvons la fixer de dix-huit cent mille à deux millions d'âmes, — un million deux

Digitized by Google

cent mille pour la haute Albanie et le restant pour la basse Albanie.

Cette population parlant la même langue, ayant les mêmes mœurs, les mêmes usages et les mêmes traditions, est partagée en trois croyances : musulmane, orthodoxe et catholique.

Les musulmans y sont pour la moitié ; l'autre moitié est chrétienne-orthodoxe et catholique. Les musulmans unis aux catholiques représentent les deux tiers de la population générale ; les orthodoxes n'y sont que dans la proportion d'un tiers.

Le pays est généralement montagneux et facile à défendre contre l'invasion étrangère. Les contrées voisines de la mer sont très fertiles. Les vallées de la Boyana, du Mathia, Scumbi, Argenti, Voyoussa, Drin, Bistritsa, Vardar, etc., contiennent une grande quantité de terres productives ; mais le système agricole est tout à fait primitif, le pays n'en tire pas tous les avantages qu'un système éclairé par la science pourrait lui assurer. Avec un peu plus de progrès, les produits de la terre non seulement suffiraient à la consommation de la population, mais ils donneraient aussi un excédant très considérable qui serait exporté à l'étranger et servirait de base

Digitized by Google

à un commerce international des plus lucratifs.

Du reste, le peuple albanais est plus pasteur qu'agriculteur. L'élève du bétail se fait sur une échelle assez vaste et constitue, pour ainsi dire, la première richesse du pays.

Il y a en Albanie de grandes forêts, des cours d'eau, et des mines de toute espèce qui ne sont point utilisés. L'industrie locale, encore dans l'enfance, et les entraves qu'a toujours rencontrées le développement de la richesse publique jointes à la nonchalance et au caractère guerrier de la population, ont contribué à laisser le pays dans un état de pauvreté des plus lamentables, ce qui fait que, sous le point de vue de la civilisation moderne, il peut être considéré comme un des plus arriérés. Partout la nature y est superbe, les positions magnifiques, le coup d'œil pittoresque. Ses montagnes sont grandioses et c'est avec raison que l'ancienne Mythologie y a établi le siège des Dieux et des Muses. Ses plaines sont riantes, ses rivières limpides, ses forêts vierges et touffues. C'est, enfin, un pays qui inspire la rêverie et le chant, qui produit des hommes forts, intelligents et braves, et des femmes belles, chastes et dévouées.

Digitized by Google

Avec un peu plus de civilisation et des conditions meilleures, l'Albanie non seulement n'aurait rien à envier à la Suisse, mais la surpasserait sous le rapport de la beauté, de la poésie et de la force.

Digitized by Google

XI

La vie que l'on mène en Albanie est tout à fait primitive, patriarcale. Chaque clan a son chef et ses anciens qui l'administrent et rendent la justice d'après leurs anciens us et coutumes, basés sur la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Le chef et les anciens des clans héritent de leurs pères la position qu'ils occupent, mais cette position ne leur donne exceptionnellement droit à aucun avantage sur le peuple : le chef et les anciens sont justiciables au même titre que les autres dans les questions de droit commun et passibles des mêmes pénalités : un chef qui tue est tué à son tour, et tout est dit.

Sans entrer dans des détails que notre travail ne comporte pas, nous mettrons sous les yeux du lecteur une partie des lois traditionnelles qui règlent les rapports des habitants entre eux.

Qui tue est tué par les héritiers du mort. Si l'on ne peut tuer le meurtrier, on tue son père,

Digitized by Google

son fils, son frère ou son cousin. Quelquefois même on tue un homme quelconque du clan si le meurtrier et les siens réussissent à se soustraire à la *vendetta* de la partie lésée.

Qui vole doit rendre au volé le double, et, en outre, payer une amende en faveur du chef et des anciens. L'homme tué pour vol est déshonoré : on ne dit pas qu'il est mort en brave.

Le rapt d'une femme mariée équivaut à *un sang* : le ravisseur ou un de ses parents doit être tué par le mari ou par les parents de la femme enlevée.

Une jeune fille fiancée, en se mariant à un autre, donne au fiancé délaissé le droit de tuer son père ou son frère, son oncle ou son cousin-germain. Si la jeune fille est enlevée, ce sont ses parents et son fiancé à la fois qui ont le droit et le devoir de tuer le ravisseur ou quelqu'un de ses parents.

L'adultère est puni de mort ; le mari a le droit de tuer le séducteur s'il le trouve avec sa femme ou si l'adultère est constaté.

Un débiteur doit payer sa dette telle qu'il l'a contractée, en nature ou en argent.

La propriété est sacrée ; nul n'a le droit d'em-

Digitized by Google

piéter sur le bien d'autrui. Les questions de droit territorial, de propriété et de limites sont jugées par les anciens, qui, en ces circonstances, sont tenus de prêter serment sur la pierre. Les sentences sont sans appel et exécutables quand même.

Ces lois sont égales pour tous; la différence de religion n'y change rien. Si un musulman tue un chrétien, un chrétien le tue à son tour. Si un musulman tue un chrétien, un musulman du clan du tué est obligé comme parent du mort de tuer le musulman qui a tué, et vice-versâ, si un chrétien tue un musulman. L'égalité des droits est complète pour tous sans distinction : les us et coutumes en assurent la durée et l'application la plus scrupuleuse.

L'hôte est sacré : les droits de l'hospitalité ne peuvent être violés sous aucun prétexte. Celui qui tue ou maltraite son hôte est déshonoré, chassé du clan et personne ne peut s'allier à sa famille; cette honte est éternelle, le sang même ne peut l'effacer. Celui qui tue l'hôte d'un autre doit à ce dernier *quarante sangs*, que le clan qui a donné l'hospitalité a le droit de réclamer du clan de celui qui a tué l'hôte.

L'homme qui tue une femme est déshonoré;

Digitized by Google

la honte rejaillit sur tous les membres de sa famille. On les appelle tueurs de femmes.

De même que chaque clan a son chef, de même chaque famille a le sien, le plus âgé. La femme la plus âgée de la maison est la maîtresse du logis. Et comme la vie y est toute patriarcale, les membres d'une famille sont très-nombreux. Il y a des familles qui comptent jusqu'à cent et cent vingt individus. Les hommes reçoivent et exécutent les ordres du chef qui dirige; il dispose de tout et de tous, sans qu'on puisse lui faire opposition. L'obéissance est aveugle, car le respect pour la vieillesse est illimité. La maîtresse de la maison exerce le même pouvoir vis-à-vis des femmes et des filles. Si les membres d'une famille ont à se plaindre les uns des autres, c'est le chef de la maison qui juge, punit et réconcilie, selon les circonstances. Se révolter contre la décision du chef est un acte qui entraîne le blâme de tous et déshonore celui qui s'en rend coupable.

L'Albanais est sobre, et il se contente d'un repas très frugal. Le pain de maïs, le fromage et le lait sont sa nourriture ordinaire; il boit de l'eau et ne fait usage du vin et de l'eau-de-vie qu'avec une grande modération. Il s'habille légè-

Digitized by Google

rement, résiste au froid et à la chaleur et supporte la fatigue et les privations avec une indifférence stoïque. Son amour et sa haine sont extrêmes ; il ne cache ni sa douleur ni sa joie, il pleure et il rit sans déroger à son caractère. Il rend à l'amitié un culte de tendresse et de fidélité à toute épreuve. Il s'exalte facilement et s'inspire de l'idée du beau, du grand et des actions d'éclat. Il est poète. Personne n'ignore que le montagnard albanais est tenu, en marchant au supplice, d'improviser une chanson qu'il chante sans forfanterie comme sans faiblesse, tandis que sa mère et ses parents le suivent, la douleur au fond du cœur mais le sourire sur les lèvres, jusqu'à l'endroit où il doit être exécuté. Les chansons de ceux qui meurent en braves restent et sont répétées par la jeunesse.

Le fusil et le yatagan sont les armes de prédilection de l'Albanais ; le fusil surtout est son compagnon, son ami inséparable ; il le soigne et le caresse avec une affection toute particulière, — il jure par ses armes comme il jure par son Dieu ou par sa foi. — Les belles armes, voilà sa richesse et son orgueil !

Digitized by Google

XII

Jusqu'en 1831, l'Albanie était gouvernée par ses chefs nationaux. Chaque ville de quelque importance avait son Pacha ou son Bey, qui héritait du pouvoir de ses pères : la Sublime Porte sanctionnait cet usage et le confirmait en renouvelant l'investiture en faveur du successeur.

L'Albanie était partagée en deux grands gouvernements, dont les chefs-lieux étaient Scutari et Janina. Au Pacha de Scutari se ralliaient tous les Pachas et les Beys de la haute Albanie, comme au Pacha de Janina se ralliaient les Pachas et les Beys de la basse Albanie.

Ces deux Pachas étaient comme deux grands feudataires ; ils avaient, pour ainsi dire, sous leur suzeraineté les Pachas des autres villes aussi bien que les chefs des montagnes qui reconnaissaient tous leur suprématie et obéissaient à leurs ordres.

On a souvent voulu insinuer dans l'opinion pu-

Digitized by Google

blique la croyance qu'entre les Guègues et les Tosques existait *ab antiquo* un certain désaccord, voire une inimitié traditionnelle. Rien de plus inexact. La mésintelligence, qui parfois s'est manifestée entre eux, doit être attribuée, non pas à un sentiment des populations, mais aux rivalités qui s'étaient produites entre les Pachas de Scutari et ceux de Janina, rivalités toutes personnelles et inspirées par des ambitions de famille. Le peuple les appuyait parfois ; mais, au fond de son cœur, il ne les partageait pas. Car toutes les fois qu'il s'est agi de combattre pour la cause de l'empire, les Guègues et les Tosques ont fraternisé ; et il n'y a eu entre eux aucun sentiment tendant à les séparer, mais une noble émulation de se signaler par le courage, la fidélité et la bravoure. Les Guègues et les Tosques sont de la même famille ; ce sont des frères qui s'abritent sous un même toit et se chauffent au même foyer.

Jusqu'à l'époque indiquée, la situation de l'Albanie était brillante ; le pays était riche, heureux et puissant, sa force militaire des plus redoutables. A une époque où les souverains les plus puissants de l'Europe ne pouvaient mettre sous les armes plus de cent mille hommes, l'Albanie,

Digitized by Google

à elle seule, suffisait pour fournir des armées de soixante à quatre-vingt mille hommes.

Il n'est pas besoin de dire que les armées albanaises se sont toujours distinguées par leur bravoure et par leur entrain militaire, aussi bien que par leur fidélité et par leur attachement aux Sultans. Sans recourir aux temps anciens, nous trouvons la preuve de ce que nous avançons dans les faits récents : Yavor, Plevna et Chipka conservent encore les traces de la bravoure des bataillons albanais et parlent assez haut de l'opiniâtreté de leur résistance aussi bien que du choc terrible de leurs attaques ; les soldats russes en savent quelque chose, et ils ont été assez généreux pour leur rendre justice. Aussi nous pouvons dire, sans crainte d'être démentis, que ce sont les Albanais qui ont, à eux seuls, défendu de tout temps leur pays contre les agressions de leurs voisins, et qui ont concouru à maintenir dans la plénitude de sa puissance la domination ottomane en Roumélie.

L'Albanie a, en outre, fourni à l'Empire ottoman les meilleurs Grands-Vizirs et les plus braves généraux. Kuprulu Mehmed pacha, Ahmed pacha, Loutfi pacha, Sinan pacha, Baïraktar Moustapha pacha et tant d'autres hommes d'Etat et généraux,

Digitized by Google

d'un mérite hors ligne ont, dans des circonstances exceptionnelles, pris la direction des affaires ou le commandement des armées et, par leur savoir-faire et par leur courage, ont vaincu les ennemis de l'extérieur, triomphé des difficultés intérieures et régénéré la force et la puissance de l'empire que la mauvaise administration, l'incapacité et la corruption des ministres avaient à plusieurs reprises conduit à deux doigts de l'abîme.

L'élément albanais a été de tout temps fidèle à ses principes. Il a aimé et il aime son souverain, sa patrie et ses traditions et il les aime avec toute la force de son âme, avec toute l'énergie de son caractère.

Malheureusement, le changement du système gouvernemental que les hommes préposés à l'administration du pays n'ont su ou n'ont pu remplacer convenablement par le nouveau système qu'ils étaient chargés de mettre à exécution, a jeté la confusion dans les rouages administratifs et a produit le désarroi dans la conscience publique. Privée de son ancienne administration, et les nouvelles formes administratives, les nouvelles lois qu'on a cherché à introduire n'ayant pas été appliquées rationnellement par les gouverneurs qui se sont succédé, l'Albanie s'est trouvée

Digitized by Google

en butte à des convoitises coupables, à des innovations sans consistance, à des actes sans cohésion : la conscience du peuple en a été troublée; elle a flotté entre les souvenirs du passé, l'étonnement du présent et l'incertitude de l'avenir.

En présence de ce déplorable état de choses, la population albanaise a commencé par n'avoir pas confiance dans les fonctionnaires envoyés de Constantinople pour la gouverner; elle les a considérés comme des étrangers, car ils ne connaissaient ni la langue du peuple, ni son histoire, ni ses mœurs, ni ses traditions, ni ses aspirations. Dans des conditions si désavantageuses, leur autorité n'était point aimée; on la subissait comme une nécessité sans se plaindre, parce qu'on savait qu'elle émánait de la puissance et de la volonté du Sultan dont l'auguste personne est l'objet de l'amour et de la vénération de tous. Ces sentiments sont palpitants dans les cœurs des Albanais.

Malheureusement, les pachas envoyés de Constantinople pour gouverner le pays n'ont pas été choisis toujours parmi les meilleurs; beaucoup d'entre eux étaient sans amour pour la patrie, sans affection pour le peuple, et ils se sont toujours montrés au-dessous de leur position. Ils

Digitized by Google

n'ont su utiliser ni le pouvoir dont ils étaient dépositaires, ni les dispositions dont étaient animées les populations. Ils n'ont su servir ni les intérêts du gouvernemeut, ni faire le bonheur du peuple. Ils ont manqué à leur mandat.

Aussi les conditions de l'Albanie, loin de s'améliorer sous l'influence du système nouveau qu'on voulut introduire dans l'administration, n'ont fait qu'empirer, et cela par la raison bien claire que ce système était imparfait, insuffisant, et que les hommes chargés de le mettre en action ne le comprenaient pas eux-mêmes ou feignaient de ne pas le comprendre. La superposition d'un système incomplet et peu adapté aux populations dont il devait augmenter les garanties de bien-être, à un système plus primitif, mais dont le fonctionnement datait depuis des siècles et était entré dans les mœurs publiques, a fait perdre l'équilibre à la machine gouvernementale, a jeté la confusion dans toutes les branches de l'administration, et a fini par tarir les sources de la prospérité publique. Le commerce a chômé, faute de routes et de sécurité; l'agriculture a subi de grandes entraves de la part des fermiers; l'industrie est restée inerte, faute d'encouragement et de protection, et l'instruction publique

Digitized by Google

n'a pas fait le moindre progrès à cause du manque d'établissements scolaires, proportionnés aux besoins du pays. Il en est résulté qu'à la richesse ancienne a succédé la misère présente ; le commerce a été anéanti par l'inaction et la méfiance ; l'abattement et la nonchalance ont pris la place de l'activité agricole et industrielle ; l'ancienne ignorance, tempérée par des vertus primitives, par l'aisance et par le respect de la dignité personnelle, a été remplacée par une ignorance aride, inconsciente, fille de la misère.

Ces tristes conditions, qui pèsent sur la population, en général, accablent, il est juste de le dire, bien plus les musulmans que les chrétiens ; car le service militaire, qui a été si onéreux pendant ces dernières années, à cause des guerres qui se sont succédé, pesant tout entier sur les premiers, les a décimés, et en ôtant aux travaux de la terre les bras les plus robustes, a augmenté la misère et privé une immense quantité de familles de leur soutien, et, partant, de tous moyens de subsistance.

Cependant l'Europe qui a pris fait et cause pour les chrétiens n'a pas eu un mot de commisération pour les musulmans. C'est navrant !

Au reste, malgré le sombre tableau que notre

Digitized by Google

plume s'est permis de tracer du peuple albanais, il ne faut pas perdre de vue que l'âme de ce peuple est encore grande, son cœur encore chaud et que les éléments de vitalité, de grandeur et de prospérité ne lui manquent pas. Les malheurs qui se sont abattus sur sa tête l'ont peut-être étourdi, mais ne l'ont pas terrassé ; il suffit que le gouvernement impérial auquel il est foncièrement dévoué, lui tende sa main paternelle pour secouer sa torpeur, le relever, l'aider à marcher dans la voie du progrès et de la civilisation ; alors il marchera!...

Digitized by Google

XIII

Ce sont, à n'en pas douter, les ennemis de l'empire ottoman ou des gens qui ne connaissent à fond ni les hommes ni les choses qui ont insinué dans l'esprit de quelques-uns l'idée que le peuple albanais aspire aujourd'hui à se détacher de l'empire, et qu'il cherche une combinaison pouvant le mettre en état de s'administrer sous une forme autonome. Rien de plus faux ni de plus injuste.

Les Albanais qui, à travers une si longue série de siècles, ont maintenu leur existence propre, leur langue, leurs mœurs et leur caractère, sont convaincus qu'en tombant sous la domination d'une autre puissance quelconque, ils ne tarderaient pas à perdre tous ces avantages et finiraient par être transformés. Or, toute transformation qui pourrait changer leur langue, leurs mœurs, leurs traditions et leur nationalité, serait pour eux le comble du malheur; et ils tiennent trop à

Digitized by Google

être et à demeurer Albanais pour s'exposer de bon gré et *d'un cœur léger* à une telle éventualité.

Les Albanais savent aussi que divisés comme ils sont en trois croyances, et l'instruction publique étant encore à l'état d'embryon, ils ne pourraient pas s'entendre facilement pour s'administrer eux-mêmes sans qu'une main forte les guide et les maîtrise : ils ont besoin d'une force qui les pousse et les arrête selon les circonstances et qui tempère leur élan ou aiguillonne leur inertie.

Abandonnés à eux-mêmes et à leurs instincts, ils donneraient le spectacle de dissensions interminables qui ne tarderaient pas à dégénérer en guerre civile : et ils n'ignorent pas à quoi aboutissent les guerres civiles !...

Par contre, ils sont convaincus, et l'expérience de cinq siècles l'a démontré, que leur stricte union avec l'empire ottoman constitue leur seule chance de salut ; c'est cette union qui leur garantit une existence conforme à leurs vœux et à leurs aspirations, car elle ne porte atteinte ni à leur idée nationale, ni à leur langue, ni à leurs traditions ; elle ne transforme pas le caractère du peuple, et ne menace pas son exis-

Digitized by Google

tence sous le point de vue de la race et de la nationalité.

Cesont ces idées, c'est, politiquement parlant, cet esprit spéculatif qui ont attaché indissolublement la race albanaise à la fortune de l'empire; ces idées et cet esprit sont encore dans toute leur force : ils sont le résultat logique et instinctif de leur situation. En tant qu'Albanie, elle ne peut continuer à vivre que sous une domination qui respecte son existence, ses mœurs, ses traditions et sa nationalité, et c'est l'empire ottoman qui jusqu'à présent a rempli toutes ces conditions. Indépendamment donc de l'anomalie incroyable et inadmissible que présenterait la défection des musulmans de l'Albanie et leur séparation du khalifat qu'ils vénèrent et respectent comme un dogme religieux, il y a toutes les circonstances que nous venons de mettre sous les yeux du lecteur qui combattent victorieusement et mettent en évidence la malveillance ou l'ignorance de ceux qui tâchent, par des insinuations perfides ou par des lieux communs, de donner le change à l'opinion publique et de jeter la méfiance dans l'esprit du gouvernement impérial.

Les événements qui se sont déroulés en Bulgarie ne prouvent rien : ils ne peuvent pas être employés

Digitized by Google

raisonnablement comme prémisses pour en inférer que les mêmes faits pourraient se produire en Albanie. Entre les musulmans de la Bulgarie et les chrétiens bulgares il y a eu, dès les temps les plus anciens, un éloignement fatal qui a créé des haines et qui a maintenu les deux éléments vis-à-vis l'un de l'autre, dans un état de séparation complète, voire d'inimitié latente pour les uns et manifeste pour les autres. On comprend, dès lors, qu'un éclat fut possible, inévitable même, car malheureusement on n'a pas fait ce qu'on aurait dû faire pour le conjurer. La fatalité a poussé, et les hommes d'Etat se sont laissé entraîner.

Mais, pour l'Albanie, les choses se présentent sous un aspect tout différent. Les musulmans de l'Albanie sont Albanais comme les chrétiens ; ils parlent la même langue, ils ont les mêmes mœurs, ils suivent les mêmes usages et les mêmes traditions. Entre eux et les chrétiens il n'y a jamais eu de haines invétérées ni d'inimitiés séculaires. La différence de religion n'a jamais été un motif poussant à une séparation systématique ; musulmans et chrétiens ont toujours vécu, à peu d'exceptions près, sur le pied d'égalité, jouissant des mêmes droits et accomplissant les mêmes devoirs. Donc, les conditions ne sont pas les mêmes pour

Digitized by Google

autoriser la malveillance ou l'ignorance à faire des comparaisons ou à établir des précédents.

Tout ce que nous venons de dire prouve qu'il est nécessaire, indispensable même, de donner à l'Albanie une réorganisation forte, homogène, compacte, d'accord avec ses besoins et le caractère de ses populations, et de la mettre, par des réformes radicales, en état de développer son intelligence, sa richesse et sa force militaire.

Etant donné que la prospérité de l'empire est une condition *sine quâ non* de l'existence de l'Albanie et de sa prospérité, il s'ensuit que le développement de l'Albanie non seulement ne serait pas contraire aux intérêts du gouvernement impérial, mais deviendrait à juste raison un élément de force, une garantie d'ordre et, relativement parlant, une compensation des pertes que la dernière guerre lui a fait subir en Europe.

Il ne faut pas, croyons-nous, un grand effort d'imagination pour comprendre dans toute sa portée l'avantage, disons mieux, la nécessité pour le gouvernement impérial de penser sérieusement à cette question et de mettre d'accord ses véritables intérêts avec les vœux et les aptitudes des populations albanaises. On n'a qu'à y gagner; rien à risquer ni à perdre.

Digitized by Google

XIV

Quelle est l'organisation dont a besoin l'Albanie pour être mise en état de développer ses ressources locales et de prospérer? Voilà une question qu'on a peut-être longtemps agitée sans réussir à lui donner une solution rationnelle. A quoi doit-on attribuer ce fait lamentable?

Il y a de longues années que Gibbon a écrit ces mots : « L'intérieur de l'Albanie est moins connu que l'intérieur de l'Afrique » Etait-ce un paradoxe ? En voyant ce que l'on dit et ce que l'on pense encore sur ce pays, nous sommes forcés de croire que Gibbon était dans le vrai et que la situation n'a point changé. On ne connaît pas l'Albanie, et c'est pourquoi on n'a su ni pu lui donner une organisation convenable, pratique, pouvant amener les résultats que le gouvernement impérial aussi bien que les populations étaient en droit d'attendre.

Au lieu de l'étudier dans son ensemble, on

Digitized by Google

s'est toujours arrêté aux détails, à certaines situations partielles, voire à des contingences peu vraisemblables. Ignorant la langue du pays, le caractère et les traditions du peuple, tous ceux qui s'en sont occupés ont dû s'en remettre aux rapports d'autrui, aux renseignements d'hommes ignorants ou incompétents; aussi il leur a été impossible de se faire une idée nette, précise, complexe du pays, de l'aptitude et des aspirations des habitants, des ressources naturelles du sol, et des avantages de sa situation actuelle. On ne doit donc pas s'étonner si le pays se trouve aux prises avec ses besoins, ses aspirations, l'insuffisance de ses moyens, le détraquement et la confusion de l'administration, la misère et le découragement.

Dans la formation des vilayets, on n'a eu apparemment qu'un but, celui de réunir des villes et des villages en nombre suffisant pour former des groupes de populations assez importants, mais on n'a pas tenu compte de l'homogénéité de ces groupes, ni de la différence des races, des langues, des usages et des mœurs de ceux qui les composent. On a séparé ceux qui devaient être unis, et l'on a mis ensemble des éléments disparates qui, poussés par des

Digitized by Google

principes différents, se sont combattus et ont fini par se neutraliser réciproquement en même temps qu'ils neutralisaient l'action du gouvernement et le développement des ressources publiques.

Ainsi, l'Albanie a été partagée en trois vilayets, savoir : Scutari, Janina et Monastir. Dernièrement, on a fait un nouveau remaniement et on a créé le vilayet de Kossova, composé des sandjaks de Pristina, Novi-Bazar, Prisren, Uskub, Débré, Nisch et Charkeui. Monastir, on ne sait pourquoi, a été réuni à Salonique. Le vilayet de Janina a été formé du sandjak de Janina, Préveza, Argiro-Castro, Bérat et Larisse. De cette façon, Nisch et Charkeui, pays habités par une majorité bulgare, et Novi-Bazar qui a toujours fait partie de la Bosnie, ont été réunis à une province de la haute Albanie, de même que Larisse, pays de la Thessalie, a été uni à la basse Albanie.

A notre avis, c'était déjà assez de la division de l'Albanie en trois vilayets pour détruire complètement l'action bienfaisante de l'unité administrative, sans l'aggraver par un mélange hétérogène, comme celui que nous venons de citer.

Digitized by Google

L'ancien axiome de *divide et impera* a fait son temps, car le courant du siècle poussant vers l'union, tout ce qui tend à désunir, loin d'être un élément de force, n'est en définitive qu'une force de destruction. Il n'est pas besoin de dire que les effets sont là, visibles, palpitants, pour prouver la vérité de ce que nous avançons.

Une longue et douloureuse expérience nous a démontré que depuis que l'Albanie a été privée de son ancienne forme administrative et répartie en trois provinces gouvernées par des hommes ignorant le pays, la langue et les mœurs des habitants, elle a beaucoup perdu de son lustre, de sa force, de sa richesse et de sa prospérité. Les lois du *Tanzimat* et les réformes qu'à plusieurs reprises on a tenté d'y introduire, n'ont pu prendre racine dans le pays, parce que l'action d'un gouverneur a été neutralisée par l'action de celui qui l'a remplacé : les uns, ayant des idées arriérées, favorisaient les errements du passé et l'ancien ordre de choses ; les autres voulaient faire quand même des innovations que les populations ne comprenaient pas.

Les immunités et les privilèges des habitants des montagnes contrastaient avec le mode dont étaient administrées les populations de la plaine ;

Digitized by Google

les pays limitrophes au Monténégro et à la Serbie étaient exempts de la conscription militaire ; tandis que les autres y étaient soumis par la force. De cette manière, il y avait partout manque d'unité, manque d'uniformité, manque d'égalité administrative, et, partant, confusion dans les ressorts de l'autorité publique. Ajoutons à ces inconvénients l'obligation de se munir d'un passeport pour aller d'un vilayet albanais dans l'autre ; de considérer les hommes d'une ville albanaise comme étrangers dans une autre ville albanaise ; les taxes, l'octroi et tant d'autres mesures qui, sans être avantageuses pour le gouvernement impérial, avaient l'air de vouloir établir une séparation, voire une inégalité de droits et de devoirs entre les hommes d'un même pays et d'une même race.

Ces inconvénients ne pourront, à notre avis, disparaître tant que l'on continuera à gouverner l'Albanie en trois corps séparés, et avec trois administrations distinctes. Quarante ans d'efforts et d'essais inutiles prouvent que notre opinion est basée sur l'expérience et sur les faits contre lesquels les mots et les hypothèses ne peuvent pas lutter.

De nouveaux essais dans un sens séparatiste

Digitized by Google

ne feraient, croyons-nous, qu'empirer la situation, augmenter le découragement et tarir la source de la vitalité du pays.

Il est donc, ce nous semble, de l'intérêt de tous, d'un intérêt capital de réunir l'Albanie dans un seul vilayet, de lui donner une organisation simple, compacte et forte, de faire une large part à l'élément du pays dans l'administration publique et d'inaugurer sous le sceptre de S. M. le Sultan une ère d'union, de concorde et de fraternité pour toutes les croyances et pour toutes les religions.

C'est l'union de tous ses sujets qui fait la force d'un empire et garantit son progrès, sa prospérité, sa grandeur; la division, la séparation, c'est la faiblesse, la misère, la décadence.

En dotant l'Albanie d'une administration unitaire avec des lois égales pour tous dans leur application, on ranimera le courage dans le cœur du peuple et l'on obtiendra d'abord, comme premiers résultats, la sécurité publique, le respect pour les autorités constituées, et la confiance de tous dans l'avenir.

Avec ces trois éléments d'ordre et de prospérité publique, il est certain que l'agriculture ne tardera pas à prendre des proportions plus

Digitized by Google

grandes; l'élève du bétail, cette première richesse du pays sera faite sur une échelle plus vaste, le commerce prendra des allures plus sûres et plus dégagées, l'industrie créera au pays de nouvelles ressources, et l'instruction publique finira par se répandre partout en apportant avec elle le progrès, la civilisation et, partant, la richesse et le bien-être général.

Et comme le caractère du peuple albanais est éminemment guerrier, le gouvernement impérial pourrait lui donner une telle organisation militaire, à l'instar de celle de la Suisse, qu'au bout de six à huit ans, l'Albanie se trouverait en état de lui fournir deux cents bataillons de troupes bien organisées, instruites, disciplinées, dévouées et braves; deux cents bataillons qui se feraient tuer tous jusqu'au dernier pour sauvegarder les droits et les intérêts de l'empire et pour témoigner de leur constant et invariable attachement envers l'auguste personne de leur souverain.

Digitized by Google

XV

Nous sommes arrivés à la fin de notre travail. Bon ou mauvais, nous l'avons fait consciencieusement — par conviction et par devoir. Nous croyons que tout ce que nous avons exposé est frappé au coin de la vérité corroborée par l'histoire, par les traditions et par la logique des faits.

En notre qualité d'Albanais, nous sommes convaincu de ce que nous avons dit et nous avons cru accomplir un devoir en le disant publiquement. Nous avons eu un but, celui de faire connaître le peuple albanais en montrant son origine et les phases par lesquelles il a dû passer pendant les évolutions des siècles, pour arriver à nos jours ; nous l'avons dépeint tel qu'il est, avec ses qualités, ses défauts, ses besoins et ses espérances.

Oublié, nous avons voulu le rappeler au souvenir des peuples civilisés ; injurié, nous l'avons

Digitized by Google

défendu contre la malveillance ; calomnié, nous nous sommes efforcé de lui faire rendre justice.

Est-ce un crime d'aimer notre pays? Ce qui est une qualité, une vertu pour les autres ne saurait être autre chose pour nous. Nous avons le courage de notre opinion et le cœur brûlant du désir de voir notre patrie heureuse et grande, nous voudrions qu'elle n'eût pas à rougir en présence des nations civilisées, honnêtes et laborieuses.

Voilà le mobile qui nous a poussé, le sentiment qui nous a encouragé.

Nous l'avons dit dès le commencement, ce travail n'est ni régulier ni complet, tant s'en faut : — c'est un travail de réminiscences, une simple ébauche, un canevas préparé pour une étude qui demanderait un grand développement. Y reviendrons-nous? Dieu seul le sait. Mais d'autres plus habiles et plus instruits pourront s'occuper du même sujet dans l'intérêt de la science : nos vœux accompagneront tous ceux qui étudieront l'Albanie et les Albanais, car la tâche de relever un peuple tombé est une noble tâche.

Nous ne sommes pas exclusiviste. Nous aimons notre pays, mais nous aimons autant et peut-être

Digitized by Google

plus la vérité et la justice. Si nous sommes dans l'erreur, qu'on nous le montre, nous nous corrigerons. Si nos opinions ne sont pas fondées, qn'on nous le fasse voir, et nous n'hésiterons pas à nous ranger du côté de la vérité. *Errare humanum est.* Une fausse honte ne nous engagera jamais à soutenir un faux principe, car de même que nous avons le courage de notre opinion, de même nous avons celui d'avouer nos torts et nos erreurs, lorsque nous les constatons. Un pareil aveu ne déshonore point.

Nous avons rendu justice à la Grèce, bien que sa grandeur passée n'ait pas besoin de notre suffrage pour s'imposer à l'admiration de la postérité la plus reculée. Nous lui reconnaissons le titre de mère de la civilisation. Nous nous courbons devant son génie inimitable. Qui ose se servir de la plume ne doit pas ignorer ce que l'humanité, les sciences et les arts doivent à la race grecque, à cette race à la sève puissante qui a jadis rempli de sa gloire le monde entier.

Mais cet hommage sincère que nous rendons à la Grèce ne doit pas étouffer notre amour pour l'Albanie; c'est notre patrie et nous désirons la voir heureuse et unie sous le sceptre de S. M le Sultan. Nous préférerions la pleurer morte plutôt

Digitized by Google

que de la voir morcelée au profit de nos voisins.

Nous ne voulons pas que le peuple albanais perde son type caractéristique, ses mœurs, ses légendes et sa langue. Ce sont les seules richesses que nos pères nous ont léguées. Nous désirons les conserver.

Si ce désir est injuste, qu'on nous le prouve.

Paris. — Imprimerie P. Mouillot, 13, quai Voltaire. — 14170

Digitized by Google

Digitized by Google

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 030 444 4

Digitized by Google

2000 $ 2,67 No. 554

Digitized by Google